

Satya

Je contemplais le mur de la résidence d'en face. Un mur sombre aux fenêtres barricadées. Rien ni personne n'avait franchi les portes de cette résidence – Ni n'en était sorti. A vrai dire, je n'avais que ce mur à contempler, puisque ma fenêtre ne donnait sur rien d'autre. Parfois, il m'arrivait d'imaginer que d'immondes et sordides créatures émergeaient inopinément de la fenêtre opposée. Parfois même, j'imaginai que tout un monde s'y trouvait derrière. Un monde interdit... Même à moi.

Alors, je détournais mon regard de cette unique liberté qui, en vérité, m'était censurée. Depuis que je vivais ici, j'attendais, plus ou moins passivement, qu'un être venu de l'au-delà me délivre de ce monde qui ne se révélait pas être le miens. La venue miraculeuse d'une personne humaine ne m'aurait pas complètement déplu, mais cela me paraissait plus absurde, que la délivrance de la part d'un être découlant d'un monde parallèle.

Il me restait, néanmoins, une part d'espoir pour que ce genre d'évènement arrive. J'étais certain que des êtres supérieurs m'épiaient depuis ma venue sur terre du haut de leur terre merveilleuse, programmant le jour de mon enlèvement. Bien évidemment, je n'en parlais à personne. En même temps, je considérais que quiconque s'intéressait à mes réflexions devait être spirituellement lié à mon existence. Hors mon chemin n'a jamais croisé celui de tels cas.

En prenant du recul, je me sentais honteux, à songer durant des

jours et des nuits à ces convictions irréalistes voir grotesques. Alors je détournais mon regard du néant atmosphérique, puis contemplais avec une sorte d'intérêt détaché les tableaux obscurs et mélancoliques ornementant les murs de ma chambre. J'ai été recueilli au sein de la famille Edmond-Andréanis trois jours après celui de ma venue sur terre. Pour ainsi dire, l'identité de mes véritables parents m'était totalement inconnue, et personne n'avait jamais eu l'audace de me faire part de quelques informations sur eux, si infimes soient-elles. Par conséquent, je constate que ma mise au monde fut une erreur dont mes parents se débarrassèrent ni vu ni connu en me confiant à des personnes qui en vérité, ne m'acceptaient guère davantage au sein leur famille. J'ignore s'ils l'ont fait par négociation ou par obligation, mais j'ai enfin admis une chose : Ou qu'elle soit, ma présence était de trop.

Au cœur de cette vaste demeure dans laquelle j'étais contraint de cohabiter en compagnie de la famille Edmond-Andréanis, mes principales occupations extrascolaires se révélaient être le dessin et l'écriture qui constituaient, objectivement, pour moi, les plus efficaces échappatoires en ce monde. J'écrivais une histoire depuis quatre ans. Un univers féérique dont les héros étaient en quelque sorte des amis idéals, comme j'aurai aimé en avoir, voyageant au cœur d'un monde fantastique gorgé d'aventures et péripéties. Dans cette création que je nommais « le monde de mon esprit », se dévoilait une atmosphère candide, aux traits harmonieux relevant d'une grande finesse poétique parmi laquelle mon esprit s'éludait aussitôt.

Lors de la venue tant appréhendée des ténèbres, il m'était hélas impossible de clore les yeux et d'offrir mon esprit au Carnaval des Rêves.

Dans mon lit, je considérai aveuglement les murs de ma chambre ornés de peintures dont se dégageait une violence que seul un esprit malade aurait pu imaginer. La sensation d'animosité qu'offraient ces tableaux me tourmentaient chaque nuit venue, me contraignant à contempler le néant opaque et fuligineux de cet abîme infernal.

Néanmoins, il s'avérait que je n'étais pas isolé au cœur de cette pièce abominable. Mon frère, Ivan, me tenait compagnie, profondément endormi en face de moi. Je convoitais la fraîcheur de son sommeil.

Ivan

De ma chambre, j'entendais des gémissements qui se révélèrent être des pleurs : Ma mère avait encore enfermé Satya dans le grenier.

Parfois, je n'y faisais pas attention, mais alors que j'étais concentré sur mes devoirs, je ne pouvais ignorer les plaintes de mon frère. Devrai-je éprouver de la pitié ? Je ne ressentais

jamais aucune compassion à son égard. Après tout, il ne faisait pas parti de la famille, et en plus, c'était quelqu'un de bizarre.

En tendant davantage l'oreille, je discernai faiblement une voix d'homme au rez de chaussé : Mon père venait de rentrer du travail. Je ne le voyais que très rarement, nous devions peut-être nous heurter une fois par semaine au tournant d'un couloir. Il était médecin, et travaillait une cinquantaine d'heures par semaine d'après ma mère.

J'étais devenu totalement insensible au fait de ne presque jamais le voir. J'avais bien d'autres préoccupations comme me consacrer à mes études ou sortir en compagnie de ma chère et tendre Heidi avec qui j'étais depuis sept mois.

Un frisson me parcouru l'échine du dos et me crispa.

En vérité, je détestais cette fille. Depuis quatre mois je faisais semblant de l'aimer, tandis que le simple fait de la voir me donnait l'intense envie de lui exploser la tête contre un mur.

Heidi était une horreur, un vrai cafard. Maladivement jalouse, névrosée, possessive, paranoïaque, radine... J'étais contraint de ne pas pouvoir sortir avec des amis sans qu'elle ne pique une crise de jalousie. Son comportement trahissait un terrible manque de confiance en soit. Pourtant, à première vue, elle était plutôt jolie, d'apparence calme et posée, douce et affectueuse...

Mais elle était stupide. Et son comportement calme, trop serein dérivait en un lymphatisme à se torturer l'esprit. De plus, je n'avais le droit de parler à quiconque autre individu féminin, tandis qu'elle, n'hésitait pas à aguicher quelque autres bellâtres.

A l'évocation de ces pensées, je commençai à m'irriter, puis me remis directement au travail. Les pleurs avaient cessés. C'en fut un grand soulagement, car cela signifiait soit que ma mère eut enfin libéré Satya après neuf heures de séquestration, soit qu'il eut l'idée d'abrégé ses souffrances en mettant fin à ses tristes jours.

La sonnerie mystérieuse et intrigante de mon téléphone posé sur le bureau s'éveilla.

« Oui ? Répondis-je d'un ton sec.

- Euh...C'est Heidi...

Un juron raisonna avec force dans mon esprit.

- ...Ça va ? Demanda-t-elle.

- Parfaitement bien. Et toi ?

J'avais toujours la curieuse impression d'écouter les râles de

l'agonie lorsque j'entretenais une conversation téléphonique avec Heidi.

- Oui... Tu fais quoi ...

Horrible. Ce besoin de savoir constamment où j'étais, mes activités du moment, si inintéressantes soient-elles déclenchait chez moi un sentiment de mépris qui en disait long.

- Je travaille. Pourquoi ?

- Ah...Euh... Tu crois que je peux venir chez toi... ?

Elle l'avait dit de son air humilié. A peine avait-elle commencé sa phrase qu'une sensation de domination me sillonna dans tout le corps.

- Hm... Oui... Vers quelle heure ?

- Euh... En fait je ne suis pas loin... Dans trente minutes.

Sa voix demeura si lymphatique que j'étais persuadé qu'elle s'abreuvait de substances illicites.

- Entendu. A tout à l'heure. »

Je raccrochai puis pensai tout haut une injure qui lui était destinée.

Je me préparai en vitesse, rangeai ma chambre, puis purgeai mon ordinateur de toute conversation entretenue avec quelques autres internautes. Car Heidi prenait un malin plaisir à fouiller mon ordinateur, à la recherche de preuves quelconques comme quoi je la trompais. En effet, elle n'avait absolument aucune confiance en moi.

Il était dix-neuf heures. Heidi était toujours en retard d'une ou deux heures bien évidemment. En sortant de ma chambre, je croisai ma mère. Puis la sonnerie de la porte retentit.

« C'est Heidi ? Me demanda-t-elle en arborant une grimace.

- Hélas. N'aurais-tu pas un insecticide afin de l'asphyxier ?

- J'espère qu'elle ne reste pas coucher là. »

Ma mère descendit lui ouvrir la porte, tandis que moi, je retournai me cloîtrer dans mon antre, attendant l'horrible cafard. On toqua à ma porte. Un être dérangeant s'y trouvait derrière. L'insecte pénétra en mon antre, puis rampa jusqu'à l'ordinateur. Heidi m'adressa la parole. Elle avait certainement perçu que je la regardais étrangement. A travers ses affreuses lunettes, je découvris un visage qui me répugnait, tant par le lymphatisme ambiant qui s'y dessinait, que par la négligence de son aspect en général.

Après avoir déduit que rien de particulier ne retenait son

attention, l'insecte qui me servait de compagne s'allongea sur mon lit, l'air exténuée – ou plutôt agonisante.

- Viens mon chéri...

« Vas crever. » Pensai-je.

Mais je m'allongeai auprès d'elle. Heidi émit un soupir, comme ci celui-ci se révélait être son dernier. Ensuite, ce fut la troisième fois qu'elle me demandait comment j'allais. Elle en tout cas, n'avait vraiment pas l'air d'aller bien. Mais c'était habituel. Puis, elle m'informa d'une envie soudaine de jouer à un jeu vidéo. J'en fut réjoui, au point d'aller moi-même lui allumer la console : Elle jouerait tranquillement dans son coin. J'allai mettre de la musique.

- Tiens tu peux mettre Dark Ocean...? Me demanda-t-elle de son ton végétatif, le regard vide.

- Quoi, t'aimes pas... ? Dit-elle en voyant mon expression peu engagée.

Cette chanson était un des titres du groupe d'Heidi, dont le style demeurerait influencé du rock des années 80. Elle en était guitariste, et je détestais ce genre de musique.

Heidi ôta ses lunettes, soupira, puis se retourna vers moi. Alors que je me complaisais d'être délaissé, le moment tant appréhendé arriva : Elle s'allongea sur moi, désirant m'embrasser. Je détournai la tête d'un air distrait, comme si un être hybride émergeant du néant avait attiré mon attention. Mais la comédie ne pouvait durer. Elle finit par ôter mon t-shirt d'un air gourmand. Je la haïssais. Heidi commençait à embrasser mon torse, quand soudain Satya fit son apparition derrière la porte. Par réflexe, je me levai à moitié. Impassible, il la referma.

Satya II

Mon âme n'était plus que son propre reflet. Je subissais la sensation d'avoir existé un millénaire tandis que mon corps jouait un rôle que mon esprit était astreint de guider. Ce corps n'était qu'un pantin dont je souhaitais me désunir.

J'hurle, je griffe la porte de mon cercueil, quelle injustice d'être enterré vivant, accusé d'exister en ce monde. Emprisonnez le monstre aussi bon que cela vous semble, aussitôt sorti, il n'en sera que plus détestable.

Cependant, être séquestré dans l'opacité des ténèbres durant de sempiternelles heures, sans s'abreuver ni se sustenter décomptait une prérogative.

Objectivement, je n'ai jamais eu d'amis, sinon des connaissances. Au niveau familial, une femme que je devrai considérer comme une mère éprouvait une haine injustifiée envers mon existence, un père qui n'était jamais là, et un frère qui ne faisait que m'ignorer la plupart du temps. A l'école, je me tenais à l'écart des autres et contemplais mes camarades comme l'on observerait des poissons à travers un bocal, perplexe devant leur stupidité impénétrable. On me qualifiait alors de « bizarre » ou « dans son monde ».

Malgré cela, il ne va pas sans admettre que je me contraignais à accomplir des tentatives de communication afin de mieux les examiner, mais je me sentais de suite délaissé tant le fossé des mondes qui nous séparait était éminent.

Tandis que je me résignais à m'unir avec l'opacité des ténèbres, la lumière de la délivrance me parvint enfin. J'ignorai combien de temps l'on m'avait enfermé: Certainement deux ou trois

jours tout au plus. Dans l'encadrement de la porte se tenait ma mère, le regard sévère, en tenue étroite. Je la fusillai du regard.

- Grouille-toi de sortir avant que je referme la porte !

Je l'aurais tué sur le champ. Je me contentai de me lever, et de passer devant elle, la tête haute, l'expression dédaigneuse, impassible.

Elle claqua la porte en la refermant avec sa paire de clés.

- Et maintenant, va faire tes devoirs.

Je ne bougeai pas.

- Hé bien, qu'attends-tu ?

« Ton heure. » pensai-je. Mon estomac protesta en une longue plainte déchirante. Contre mon gré, elle avait eu le malheur d'entendre, et une lueur de satisfaction illumina son regard.

Je restai seul un moment, immobile, dans l'obscurité du long couloir bordé de portes, de bibelots, de meubles et de tableaux. Quelle heure pouvait-il bien être ? Cette question me taraudait l'esprit depuis un long moment. Je me décidai à retourner dans ma chambre, mais lorsque j'entrouvris la porte, je découvris mon frère Ivan batifolant joyeusement avec son amie Heidi, à moitié nus. Alors, je la refermai en silence, puis resta un moment derrière, prêtant l'oreille. Mais aucun son ne me parvint.

La faim me tirait l'estomac, mais je m'étais résigné à attendre quelque temps avant de descendre en bas, au cas où je recroiserai la furie.

La pendule perchée en haut d'une armoire de la salle de bain indiquait vingt heures. Mon regard croisa celui de mon reflet, alors que je détachai mes yeux du temps qui s'écoulait concrétisé en un tic-tac.

Des cheveux châtain aux reflets roux, un visage pâle et lisse aux yeux clairs et légèrement tirés, marqués par les nuits sans sommeil, et d'où émanait une lueur étrange.

Le miroir me renvoyait de manière inexorable une expression chargée d'interrogations.

Tel un doux écho d'une nostalgie révolue, feutrée, lointaine, la vibration du violoncelle que jouait mon père, dans la pièce voisine me parvint. Mélodie pesante au sein de mon âme, dévolue à me souvenir d'un paysage, d'une ambiance, dont je serai incapable de certifier si je l'ai authentiquement vécu, ou n'est-ce que la réminiscence d'un rêve, ou d'une vie antérieure.

De manière oppressante, mais si agréable, je fermai les yeux. A chaque évocation de paysage, inopinée, soudaine et pourtant si intelligible, quelque chose en moi s'enivrait. Ces couleurs, ces atmosphères particulièrement prononcées, étaient inaptes à être reflétés par la voie de l'esquisse. Ce n'étaient que des théâtres qui n'avaient d'ampleur que dans mon esprit. Je demeurais susceptible, si j'en avais eu la désinvolture, de contempler ces univers jusqu'à l'exaltation.

Lorsque je revins à l'inexorable réalité, mes yeux se posèrent à nouveau sur le temps matérialisé. Il s'était brisé. Les aiguilles de la pendule s'étaient suspendues sur vingt heures et trente-trois minutes. Seul le son du tic-tac de la belle pendulette se répercutait de manière imperturbable au sein de la petite pièce couverte de bois vernis.

A table, mon frère Ivan et son amie Heidi vinrent se positionner en face de moi. Mon triste père était assis à mes côtés, tandis que ma mère nous servait à chacun de la sole aux légumes frits. En observant le couple d'en face, je remarquai un contraste qui me frappa avec stupeur. Ivan se tenait digne, vêtu d'une tenue élégante, le visage éclairé d'une assurance toute particulière, tandis que son amie Heidi avait tout l'air d'un cafard émanant d'une quelconque boîte à déchets. Absolument rien n'émanait d'elle, sinon la stupidité. D'ailleurs, elle ne mangeait vraiment pas élégamment. Je m'interrogeais sur le motif de son attachement envers elle. Peut-être l'aimait-il après tout.

Me voilà de nouveau en tant qu'élément oublié, dont l'on se désintéresse foncièrement, ceci étant résolument et invariablement la même chose dès que mon enveloppe charnelle se situe au sein d'un quelconque groupe d'individus. Il faut l'admettre : J'ai l'air de quelqu'un de profondément insipide. Pourquoi ? Parce que de nature, je déteste parler. Et les gens ne prennent compte que du paraître des autres. Si tu ne te mêles pas à la conversation présente, tu parais comme quelqu'un d'inintéressant, et par-dessus tout, de coincé. Mais il faut communiquer, tout du moins se forcer, afin d'essayer de s'intégrer dans cette société. Et cela, mon frère l'a pleinement compris.

« C'était bien le concert l'autre jour ? Interrogea ma mère d'un air faussement intéressé.

- Ma foi, cela fut fort plaisant. Ce fut un concert bien agréable.
 - Et toi Heidi, ça t'a plu ?
 - Hm ? Ah, oui, c'était bien...
 - Je te prie de m'excuser, puis-je te demander une aspirine ? Une migraine m'accable soudainement.
 - Ca va... ? Demanda Heidi.
 - Oui, tout va bien, répondit Ivan en un sourire.
 - Tu comptes rester là Heidi ce soir ? Interrogea ma mère. Ivan se mordit discrètement le doigt d'un air excédé.
 - Oh...Euh... Il est un peu tard, je pense que oui si ça ne vous dérange pas...
 - Il faut que je mette le lit alors.
- Ivan serra les dents.
- Ca va... ? Demanda-t-elle.
 - Je suis un peu fatigué tu sais...
 - Ah... Tu ne veux pas que je reste alors ? »

J'avais fini le repas, et décidai de m'en aller.

En vérité, Ivan me procurait une sorte d'étrange fascination. Il me semblait victorieux, cerné d'alliés, lointain et inaccessible, dédaignant ma personne renfermée et tapissée dans l'ombre, guettant le monde extérieur de mon antre obscure.

Il arborait un visage arrondi aux pommettes hautes, des traits efféminés, et des yeux célestes, qui révélaient tout aussi bien la candeur de son âme que son épanouissement spirituel. Cet être de lumière symbolisait la muse de mes créations : Il était le héros d'un de mes récits, lui cédant le titre de mystique, de sage ou de magicien, qui m'octroyait d'un pouvoir fantasmagorique que l'on appelait « vivre. »

Mais hélas, le Ivan de la réalité arborait une extatique et intime aversion à l'égard de ma taciturne existence.

Je parcourais le long et étroit couloir plongé dans la pénombre, quand une forme mouvante et indécise me figea sur place.

L'ombre se détachait de la sombre clarté lunaire dont les faibles rayons émanaient du vitrail carrelée à l'extrémité du corridor.

La forme semblait se mouvoir sur place, mais en réalité, se déplaçait lentement vers moi. Je cessai de respirer. La mort en personne me parvenait enfin. Des râles gutturaux se faisaient peu à peu entendre, au sein du silence oppressant du corridor. La bête respirait. Je fus soudainement pris de vertiges, et m'effondrai au pied du mur, à l'autre extrémité du couloir

importun. Pris de sueurs froides, la respiration de plus en plus difficile, je fermai les yeux, attendant l'instant de la délivrance. La bête approchant, je me tapissais du mieux que je pouvais, et au contact du mur, ma main se surpris à toucher un liquide noirâtre: du sang. J'examinai ma main, me passa l'autre dans les cheveux : Ils étaient humides. Je regardai alors tout autour de moi : Des perles de sang s'écoulaient le long des murs, jusqu'à la bête lente et informe dont émanaient les râles gutturaux. Pris inopinément d'une angoisse incontrôlable, je me mis à hurler, fixant la forme humanoïde qui approchait, tâtonnant les murs, vacillante, saccadée.

Puis inopinément, la lumière fut.

L'ombre informe que j'avais prise pour un cadavre putréfié se révélait être en réalité ma grand-mère, ou plutôt celle d'Ivan, qui déambulait dans le couloir mal éclairé.

La bête disparut enfin au tournant du couloir, à l'interstice de la porte donnant sur l'escalier.

Mon cœur ne cessait de battre la chamade. En un sursaut, je contemplai immédiatement mes mains, et m'en passa de nouveau une sur le crâne. Le sang n'était plus. Il n'avait d'ailleurs probablement jamais existé. Non encore remis de mon cauchemar, je me levai.

Ce n'était pas la première fois que j'étais victime de ce genre d'hallucinations ; quoique cette dernière m'ait été singulièrement poignante de réalisme. Ces illusions survenaient en particulier à la suite d'une longue séquestration, doublée d'une solitude extrême.

La grand-mère âgée de quatre-vingt ans ne sortait que très rarement de sa chambre. Malade mentalement, elle fut victime de traumatisme lors de la mort inopinée de son époux, il y a une dizaine d'années.

Je rejoignis mon bureau, entrouvrit un de mes cahiers en reliure de cuir brunis les plus récents, et consultait mes écrits. Lorsque j'en entreprenais la lecture, une excitation particulière me sillonnait l'enveloppe charnelle, pour la seule et unique raison que le fait d'écrire était mon moteur de vie.

Lorsque j'ouvrais un de ces cahiers, soigneusement rangés du plus ancien au plus récent, je ne pouvais m'empêcher d'en relire inlassablement quelques extraits, et d'en concevoir chaque fois,

une fraîcheur nouvelle.

« Tandis qu'un souffle de sable tentait de voiler la vue des voyageurs, le mystique de Jupiter posa un genou au sol, ferma les yeux, puis épousa de ses mains une sphère d'énergie able Une aura cerna Ivan, puis s'élargit soudainement, générant une vague courbant le paysage. Tout dans une aphasie des plus obscures, l'environnement se bouleversa, ôtant toute illusion des yeux des voyageurs.

Comme si le temps venait de cesser, les couleurs du paysage s'éclipsèrent, laissant dévoiler à la place d'un cercle de pierre, un oasis. »

J'étais, la plupart du temps, affecté lorsque mon frère faisait présence alors que je rédigeais. Ainsi, la plupart du temps, je m'en allais le faire sur mon lit, à l'abri de tout œil inquisiteur.

Ivan II

- Chef d'une organisation de recherches ufologiques ?! Geoffroy en était le représentant ? Je pensais qu'il passait son temps à psychanalyser tout spécimen doté du don de vie qui avait le triste malheur d'octroyer quelques temps de son existence à cet...

- Je t'en prie Ivan, murmura tout bas ma mère, visiblement excédée par mes dires. Elle me fit signe de me taire, tout en continuant à palabrer un tas d'éloges dépourvues d'objectivité au sujet de mon funeste défunt grand-père, considéré comme, depuis près de dix ans, sujet tabou de la famille.

Tout cela, parce qu'en rentrant de l'équitation, passion à laquelle je m'adonne depuis l'âge de neuf ans, j'eus manqué de détrôner la belle pendulette en or massif disposée sur le buffet du vestibule. Cette dernière avait appartenu à Geoffroy, auquel ce dernier avait hérité lui-même de sa génitrice, ayant elle-même été sans aucun doute l'héritière de son ancestral... Et peu m'importe à combien d'hégires et de monogénie ce type de pernicious bibelots d'authenticité a pu subsister. Il endurait toutes les belligérances patriarcales, et les regards lourds d'adoration voir de fétichismes lorsqu'un individu anodin avisé à s'aventurer au sein de la demeure des Edmond-Andréanis, osait un regard vers la sombre pendulette hâlée de miroitements chrysocales.

Je remontai dans ma chambre, faisant virevolter ma bombe ébène dans l'éther brisé des rayons de soleils transperçant le long vitrail du corridor, puis la jeta sur le dessus de mon lit, ainsi que tout mon équipement – que je rejoignis de suite.

Les rayons similors de cette fin d'après-midi de printemps renvoyait une atmosphère sereine, pas un bruit alentour ou extérieure ne se discernait au sein de la pièce mordorée. Je me demandais d'ailleurs comment les rayons du soleils pouvaient pénétrer à l'intérieure de cette pièce, étant donné que le mur de la résidence d'à côté s'érigait à quelque dizaine de mètres en face de cette unique ouverture. Seul mon frère en bénéficiait,

son bureau se situant à proximité, car la chambre demeurait partagée en deux circonscriptions singulières. Nous nous méconnaissions mutuellement, quotidiennement, comme deux colocataires hermétiques l'un à l'autre, et je me chinais bien de son naturel, actif et spirituel, bien que le sien fut davantage comblé de mysticisme que de juvénilités telluriques.

Mais ce spécimen n'en demeurait pas pour le moins importun : S'il y a un facteur dont je pourrai m'aviser à discerner de son quotidien, qui demeurait pour moi, un univers totalement allogène à mon allégresse, c'était son être qui ne s'offrait ostensiblement nulle vie sociale, et qu'il consumait la pluralité de son temps à cogiter.

Néanmoins, Satya s'octroyait à un particularisme qui me résignait à m'interroger sur la portée de sa cénesthésie, tandis que j'en venais à miner l'essence de vie qu'il régenterait.

Il me parvenait même de veiller à feindre la manifestation d'un anatocisme en ce qui implique ses compositions écrites, ou lorsque j'estimais avec aigreur qu'il méditait depuis deux heures, daignant souligner une sollicitude en ce qui compromet l'agent de sa contention toute particulière...

Les particules de lumières dansaient dans les rayons obliques et se déposaient deçà et là sur les coins de mon visage.

Soudain, je me levai. Posé sur le bureau en bois de chêne, inondé d'un halo de lumière doré, cet ouvrage que je contemplais avec impiété, le cadet de ses songes, en couverture de cuire brunit, me répugnait déjà, à l'idée de ce que j'allais entreprendre. Dans ce livre, était emprisonnée la maladie innommée que j'appréhendais. Un songe séquestré au sein des messes de mon destin qui semblait loger mon inconscient. Si bien que j'effleurais de mes doigts cette œuvre, et décidai enfin à en franchir le seuil, j'étais prêt à caresser, plus que jamais l'entité. Non pas cette fois avec vanité, mais empreint d'une certaine exaltation, je concevais l'écriture innocente et malade de Satya, dont le choix s'était incliné sur l'enluminure mauve en tant que coloris d'exhibition.

« Flore nippone et pétales carnés dérivant des cerisiers de printemps se profilaient en ce jardin. Celui-ci était parcouru d'une profonde rivière où nénuphars et roseaux florissaient abondamment. A l'ouest, le cours de l'eau décrivait une courbe, s'enfonçant ainsi dans la forêt d'arborescence. [...] L'astre

doré s'immergeait placidement parmi la forêt voisine, estompant peu à peu la clarté du ciel, tandis que l'éden écarlate érigea alors les bois obscurs en sylve d'or. La plaine demeurait silencieuse et déserte; seuls quelques animaux aériens épousaient les nuages transcendant ce lit de sang. [...] Dans cet accalmie des plus placides, seuls les pétales des cerisiers de printemps voltigeaient dans l'air éthéré au moindre mistral.

Au loin, la silhouette élégante d'une architecture nipponne se découpait parmi le ciel. Ses parois or et carminées demeuraient ouvragées de reliefs évoquant des visages d'anciens moines aux traits épurés. [...] Les murs intérieurs de la bâtisse demeuraient ornés de peintures enluminées, tout comme le sol et le plafond évoquant la sagesse ainsi que la sérénité.

Seul, au fond de la salle aux échos feutrés, un autel dorée reposait entre deux vénitiennes grenats diffusant une douce lueur. »

Effleurant quelques-unes des pages délicates, mon coeur ne put s'astreindre d'effectuer une affable palinodie en embrassant la missive que lui avait inoculé la masse amorphe qui faisait office d'espace intersidéral à mon discernement.

J'étais le héros de ces fresques bucoliques, tandis que la porte à mes côtés émit un grincement. Satya s'avança vers moi, rabattit la couverture du livre sous mes yeux, se l'accapara en son sein, puis resserra la porte d'acajou sur sa marche, me confiant seul à l'ambre chrysocale de la pièce hâlée.

Satya III

Accroché au-dessus de l'âtre, veillait l'arbre généalogique de la famille Edmond Andréanis, au centre des lueurs vacillantes des deux bougies que je venais d'allumer. Seul le crépitement des flammes se faisait ouïr au sein de la pièce sombre de bois vernis.

En examinant le tableau de la famille Edmond Andréanis, je remarquai que le nombre de générations qui se sont succédées remontaient aux années 1850, tandis que le nom d'Ivan Edmond Andréanis semblait avoir été rajouté à la main, et figurait en bas, aux côtés de Pavel et Sofia Vilarit d'Auria. De l'autre côté de l'arbre, figuraient au-dessus du nom de leur fils, Garance Céleste Evann et Marius E. Andréanis. Plus on remontait, plus on apercevait des noms scandinaves, et même russes. Le haut de l'arbre se terminait – ou plutôt commençait – par Igor et Praskovia Poniakova s'acheminant vers Dragomir et Pia Laninova, puis déployant ses branches vers les époques du XXe siècle où les fusions génétiques à travers l'Europe, et particulièrement la France s'accomplissaient et se coordonnaient, aboutissant vers un nombre réduit d'embranchements, où figuraient les noms de Apollinaire et Prisca Edmond Andréanis qui donnèrent naissance à Geoffroy. En revanche, les ancêtres de son épouse Perle Delâtre étaient de souche pure, cependant, on remarquait un nombre plus restreint d'annotations de noms, ceux-ci ne remontant seulement qu'au début du XXe siècle. Du côté des origines de Garance Céleste

Evann, figuraient des noms à consonances plutôt corse mais il s'avérait que je n'en étais pas certain. Ce côté maternel me fascinait beaucoup moins que les embranchements du côté du père, ces liens familiaux complétés dont on ne distinguait jamais fin me procuraient un sentiment d'exaltation malgré le fait de ne jamais avoir eu échos des miens. Satya était un prénom indien désignant le mot Vérité. Mes parents vouaient-ils une passion pour l'Indouisme ? L'un des deux était peut-être de cette origine ? La lueur des bougies s'éteignirent en un courant d'air que je ne sentis qu'à peine. Un tumulte dans le hall m'informait de l'arrivée du cousin d'Ivan, Pavel, et sa fiancée enceinte. Pavel était à la tête de deux restaurants à Paris et avait une singulière passion pour les chants grégoriens. Ces jeunes gens que je connaissais bien trop peu s'installèrent dans le salon en compagnie de mes parents et leur fils. Je m'interrogeai sur la vie de sa grand-mère, et ce qui la poussait à maintenir sa vie en une pièce cloîtrée, mal éclairée, où un assassinat avait eut lieu dix ans plus tôt. Une impression de désespoir me saisit l'estomac, comme si dans cette demeure, reposait une bête que l'on osait dévoiler et qu'on laissait agoniser avec pour seule compagnie les échos de l'assassinat de l'être cher, hermétiquement imprégnés depuis la décennie. J'imaginais les traces de sang autrefois nettoyé gisant encore sur le parquet, précisément là où le fauteuil de velours bleu de la grand-mère reposerait à jamais en un vertige entretenu entre l'ici et l'ailleurs, nitescence mémorial d'une époque surannée, enjôlée au sein de son propre crime. Perle était l'ombre de son heure inapaisée, perpétuée entre l'âme de ses réminiscences, et le deuil de son époux Geoffroy ; seul le corps demeurerait assujetti, malgré l'intangibilité perpétuée que cette famille maintenait sans un souffle de malaise depuis la dernière décennie.

Je pris un livre au hasard dans la bibliothèque de la pièce à côté, revint sur mes pas, me réinstalla dans l'épais fauteuil carmin devant l'âtre, et fit semblant de m'intéresser à *La Manufacture des Tabacs de Morlaix*, tout en prêtant l'oreille à l'agitation dans le hall. Hélas, il ne me parvint bientôt plus que des sons de voix étouffées, suite à un claquement de porte, qui devait être celle de la salle à manger. Je posai le livre, en prenant soin de ne pas oublier le miens que j'avais emmené avec moi, me faufila dans le hall, grimpa les escaliers, et ouvrit

la porte de ma chambre. Je m'avançai délicatement, tout en ne quittant pas des yeux le livre que je tenais fermement entre mes mains, et le rangea enfin soigneusement à la place qui lui était réservée dans le casier prévu à cet effet. Un délicat frisson parcourut le long de mes bras, pour atterrir en mon ventre. Je resta là un moment, froid, tandis que je me surpris à esquisser un délicat sourire, qui s'accompagna d'une soudaine et secrète excitation, comme si cette dernière avait demeuré latente jusqu'à ce moment, pour enfin jaillir de manière subtile afin que j'en prenne pleinement conscience. Le premier contact entre mon frère et moi avait eu lieu indirectement. Soudain je me surpris encore davantage à sourire plus largement, même, avec joie, empreint d'une certaine malice, tout en m'interrogeant néanmoins sur la nature de ce qu'avait pu entrevoir mon frère. La prouesse d'avoir été la première personne à s'être affecté à mon existence, malgré les apparences de dédain qu'il m'attribuait depuis tout petit attribuait à notre relation un semblant de curiosité réciproque.

Sous l'œil crépusculaire des derniers faisceaux de lumière d'un jour d'été, je regagnai mon lit avec paresse et nonchalance, tout en prêtant l'oreille aux bruits extérieurs, tel qu'un croassement amer et apathique d'un corbeau vagabond, ou le son inaudible du dernier rayon de soleil brisant la vitre tel l'œil du dernier espoir de l'humanité, figé dans son propre sang. Je m'abandonnai à quelques rêveries au sein desquelles mes deux vies, par ce miracle inouï, et moult éclats séraphiques qui venaient à effleurer ma conscience engourdie, s'escomptaient à une vicissitude juvénile, où plutôt à un prélude, dont j'ignorais encore la nature et l'ampleur.

Le ronronnement d'un appareil qui fonctionnait m'incita à me lever. Soudain, une idée fabuleuse me traversa l'esprit : Il s'agissait là d'un délit qui se révélait risqué, certes, mais le goût de la provocation me poussa à agir en tant que fourbe.

Je me levai, et posai la main sur une des poignées d'une petite étagère en bois de chêne, juste à côté de son bureau de travail, là où reposait l'ordinateur allumé. Je n'y prêtai pas attention, tout du moins, pas pour l'instant. Néanmoins, je vis qu'il y avait des chevaux sur son fond d'écran. Je tirai la poignée. Des cahiers, des livres, qui devaient certainement être ses affaires de classe.

Le tiroir du dessous avait été volontairement fermé, mais une petite clé avait été malencontreusement oubliée sur la serrure. Je tombais nez à nez avec des photos d'Ivan en costume de cavalier, le visage souriant, dans un lieu qui ressemblait à une grande prairie, à bord – ou non – d'un cheval à robe brune, ou parfois, à côté de personnes que je ne connaissais pas.

Sur chacune de ces photos, je remarquai que son visage plein insufflait à lui seul le sourire de la lumière, ce sourire qu'il offrait lorsqu'il se trouvait en compagnie de ses amis. Contemplant cette tête blonde encore quelques instants, je brisais le charme de ce vice d'un geste, replaçant les photos au fond du tiroir – ou plutôt sur la douzaine de magazines *Equi'passion* qui s'y trouvaient. Le reste était rangé par centaines dans une étagère au même titre que mes livres l'étaient. N'auditionnant aucune potentielle perturbation qui pourrait troubler mes recherches analytiques sur mon frère, je passai en revue chaque tiroir dans lesquels je découvris des recettes de cuisine écrites de sa main, des livres de physique - chimie, de philosophie, des cours de langue russe, et par-dessus tout, maints ouvrages traitant de météorologie parmi lesquels je trouvai : « *Les Météorologiques* » et « *La Physique* » d'Aristote, « *La Pression Atmosphérique varie avec l'Altitude* », thèse démontrée par le mathématicien Blaise Pascal, « *Météorographica* » de l'écrivain britannique Francis Galton, ou encore « *Le Refroidissement par Détente Adiabatique dans les Mouvements est le seul Paramètre Responsable dans la Formation des Nuages* » du scientifique français Pierre Charles Peslin, mais aussi « *La Présence de Noyaux de Condensation dans l'Atmosphère et Nécessaire à la Formation des Précipitations* » de Paul-Jean Coulier, et enfin « *Les Signes du Temps* » du philosophe Théophraste.

Je feuilletai vaguement quelques pages puis remis les livres en place, avec éloquence. Je restai là un moment sans rien faire, avant de me retourner vivement, presque dans l'espoir de le voir entrer, puis m'accroupis afin de fouiller le dernier tiroir. Des lettres. Énormément de lettres. Mais aussi des romans rangés en vrac avec elles, et des photos encore parfois. Ce désordre aligné m'exaspéra presque au point d'avoir eu l'envie de mettre fin à ma véhémence. Une sorte de désespoir vertigineux me pris soudain.

Mais, le coulissement du tiroir avait déclenché le glissement d'une petite feuille par derrière. Je supposai qu'elle tomba sous l'armoire, près du mur. En un premier temps, je fis semblant de ne pas m'y intéresser, plongeant mes doigts au sein de l'océan de vagues immobiles, qui se dressaient comme des lames perfides prêtes à défendre leur savoir. J'inclinai la tête pour tenter de percevoir où gisait la feuille précédemment tombée. Je tendis mon bras et toucha du bout des doigts l'objet, en le faisant glisser sur le sol vers moi. De la colle sèche ou s'était accumulée la poussière avait été maladroitement étalée sur le dos de la lettre pliée. Car oui, il s'agissait bien là d'une lettre composée sur un papier fin légèrement ocre, à travers lequel, encore non déplié, je percevais une écriture fine et régulière, comme lorsque l'on s'applique à exprimer cordialement et intimement plusieurs événements de façon chronologique à un proche.

"A moi-même, le 25/03/1995...

L'affaire de mon grand-père ne fut jamais élucidée. Selon père, les enquêteurs et médecins auraient conduit l'affaire à un meurtre atroce ne révélant hélas et malheureusement aucun moindre indice que cela ne soit sur l'assassin ou l'origine du décès. En effet, à la place de mon grand-père fut retrouvé un tas de chair et de boyaux décomposés, aucun ongle ni cheveux ne fut retrouvé. Seuls ses vêtements mêlés de sang et de tripes ainsi que ses lunettes, et une bague en or, furent identifiés comme intacts. L'enquête fut menée, et tous les proches de mon grand-père furent interrogés lors d'un procès. Le meurtrier fut jusqu'alors aujourd'hui absolument méconnu. Mon grand-père, connu sous le nom de Geoffroy Edmond Andréanis, était psychiatre. Passionné de livres de science fiction et d'épouvante, de phénomènes ésotériques et spirituels, il étant adhérent à une association de recherche en études ufologiques, le G.E.R.U créé en 1972.

Marius fut à jamais traumatisé de la mort de son cher père, qui lui eut appris le violon depuis sa plus tendre jeunesse. Dès le jour de l'audience, et depuis qu'il n'y eut jamais d'échos d'un potentiel meurtrier, Marius se tut sans retour, ne conversant que très peu en compagnie de sa femme, Garance. Son passetemps favori devenu à jamais le violon, dont il se mis à jouer autant de temps que son travail le permettait, se jurant

qu'un jour, il ferait tout le nécessaire afin de venger la terrible et inexplicable mort de son cher père, s'il en connaissait la cause. Lui-même réputé en tant que meilleur médecin de la ville, il garda ce terrible secret de famille, pesant sur son cœur, au point de ne plus jamais en parler en compagnie de quelconque proche, même sa femme. Tous deux ne mirent définitivement pied dans la chambre du drame, là où seule la grand-mère, l'épouse du triste défunt, ne sorti à jamais."

Je m'étais assis à la table de travail, et poursuivais les mots.

« Il y a des ombres noires sur les murs. Cela doit être l'humidité, c'est une vieille demeure. Maman m'a dit qu'elle datait du XVIIe siècle, et que mes ancêtres avaient tous choisi la voie du domaine médical. Je n'ai pas envie de devenir médecin, mais météorologue. Va-t-on m'obliger à m'orienter dans une voie qui n'est pas la mienne? Il est l'heure d'aller à la messe... »

« Il se passe aussi des choses là-bas, quelqu'un a été assassiné l'autre jour. Un moine, paraît-il. Décidément ! Les temps vont mal. La conséquence est que ma mère ne souhaite plus y remettre les pieds. Il me semble même savoir que cette dernière songe à déménager vu les temps qui courent. Ce jour-là, mes parents et moi étions allés à l'église en compagnie de Satya. Alors qu'il se fut absenté quelques minutes pour déposer un cierge, il semblerait que l'accident ait été proclamé pendant son absence. C'est seulement en sortant de l'église, après l'annulation de la cérémonie, qu'il nous rejoint, sans dire un mot. Je ne me proclamerai pas en ce qui concerne mon opinion sur cet évènement, et vais me contenter de mettre à l'abri ces quelques lignes, en souvenir de mes témoignages sur cette affaire.

Néanmoins, ma mère dit que c'est le diable qui a apporté Satya. »

Le cuir grinçait du haut du fauteuil : Des mains sereines venaient de s'y poser. Soudain, je levai les yeux droits devant moi, comme frappé de paraplégie chronique, puis lentement, me levai. Je restai là, fixant le mur, et posai la lettre sur le bureau. Alors, j'acquis assez de courage pour me retourner, voyant son visage plus serein que jamais, le regard tendrement posé dans le vide, et m'en alla rejoindre mon propre bureau de travail où je

pris une feuille, et fis semblant d'écrire.

Le crépuscule de l'humanité perçait à travers les fenêtres obscures. Sur le pas de la porte, en rentrant de l'école, je constatais que même de là, les carreaux des vitraux semblaient ternis par la poussière des époques qui s'accumulaient. Je me souviens même y avoir passé un doigt un soir, et malgré mes efforts, la crasse semblait incrustée dans les murs de cette maison. Garance, la génitrice, se tenait en haut de l'escalier, quand la porte s'ouvrit derrière moi et quelqu'un me poussa avec bestialité. Je tombai face contre tapis, distinguant un grand fracas devant moi, ainsi qu'un verre qui se brise, à l'étage. Des boulons d'or venaient à moi, quand je réalisai qu'il s'agissait de la belle pendulette du défunt.

Le cousin Pavel passa devant moi, quand je levais les yeux vers la génitrice, plus interdite que jamais, descendant quelques marches dans sa longue robe céruleenne avant de s'exclamer "Je ne veux plus jamais te voir... Plus jamais." Puis elle marqua un long silence, durant lequel je ne trouvai ni action, ni parole, avant de reprendre "Sors de cette maison. Tout de suite..." Ce fut sur cette parole claire et concise que je me relevai, avant d'hésiter sur quelques pas vers l'arrière. "Ne reviens plus." Je restai là quelques secondes, considérant à quel point elle me détestait, me remémorant toute ma vie dans cette demeure: L'action qui venait de se produire aurait pu en être le résumé, constatai-je ironiquement. Alors, ne cherchant mot à redire, je me retrouvais sous la pluie.

Les enfants de toutes écoles rentraient chez leurs parents, dans leurs sombres costumes d'écolier d'été. Sous le ciel déclinant ses couleurs dorées, les arbres longeant la rue de ... semblaient déjà somnoler.

Je marchai le long de la rue bordée de propriétés semblables à la nôtre quoique arborant un teint plus récent, puis cernais les demeures, en me souvenant parfois qu'ici et là, un camarade de classe venait de rejoindre sa tendre famille, semblable à une forteresse intouchable. Je m'éloignais des propriétés en me dirigeant vers le parc municipale de ... , semblable à un vaste terrain vague qui arborait une singulière irrégularité en son centre. Il s'était formé une vaste coupole sillonnée aux bords

doux d'une envergure de sept mètres de rayon, que l'herbe avait parfaitement recouverte, comme si un aérolithe avait frappé le centre du parc de ... il y a de cela quelques siècles. Cela n'empêchait guère les parents de s'y hasarder en compagnie de leur progéniture le dimanche après-midi. Au-delà du parc, en face de moi, il s'agissait la zone des HLM. Rassemblés, comme s'ils souhaitaient se soustraire au reste du quartier, ils grommelaient, ces vieux immeubles crème et grisonnants aux volets grinçants, presque inhabités. J'eus le sentiment d'avoir rêvé de cette nostalgie sous ce ciel à la luminosité déclinante, juste à côté de ce terrain vague. Je restai là un instant, m'imprégnant de cette curieuse perception, parvenant même à oublier que je ne pourrai rentrer chez moi ce soir. Je me levai, puis m'aperçus que je n'avais que mes livres d'école sur moi, rangés dans mon sac en bandoulière.

A cette heure, les rues de ... étaient désertes, seul le centre-ville demeurait probablement encore empreint d'une certaine véhémence, ainsi je décidai de m'en rapprocher. Je déambulai quelques temps entre les différents bars encore ouverts aux adultes qui ne m'inspiraient pas confiance, puis au tournant de la rue, cette ambiance malfamée m'écœura : Qu'est-ce qu'un lycéen de dix-sept ans issu des bons quartiers pouvait bien avoir à faire dans ce genre de rues à vingt-deux heures? Bien avantageusement, je n'avais pas oublié d'emporter ma montre aujourd'hui. Alors que je tournai dos à ces ruelles sombres de pavés encore luisants datant de la dernière pluie, je passai de nouveau devant les divers cafés, remarquant du coin de l'œil que la plupart des personnes me regardaient fixement, comme s'ils voyaient passer une singulière créature frappée d'infirmité. Je tournai à nouveau vers mon quartier jusqu'à pouvoir considérer ma demeure au loin. Pas une lumière n'eut été négligée d'être éteinte. Contemplant ma propre solitude face à ce monde plongé au sein des bras de Morphée, une bête émergea d'une propriété, puis s'en alla vers le nord. C'était un chat au pelage ébène. Suivant sa direction, en quête d'un endroit pour dormir, il se réfugia vers un cul-de-sac, par lequel il disparut de l'autre côté du mur peu élevé. Je m'assis dos à ce mur et songea à ma situation. Puis le sommeil me gagna : Je m'allongeai sur l'herbe et pris mon sac pour un oreiller. Cette nuit-là, je ne me souvins pas d'avoir eu aussi froid.

Je me réveillai vers six heures du matin. En ouvrant les yeux, je pensai qu'il fut plus tôt. Je pris mon sac, me levai, puis vérifia encore l'heure.

Cette journée à l'école fut désastreuse sous tous les points. En arrivant, les deux moucheron habituels tournaient autour de moi en me posant tout un tas de questions à sous-entendus sadiques, une autre horreur appuyait le fait que mes vêtements étaient sales, des professeurs qui acharnaient leur regard perçant sur moi, et autres joyusetés du même acabit.

A la sortie des cours, il pleuvait légèrement. Ce fut lorsque je me dirigeai vers mon quartier qu'il se mit à pleuvoir à torrent. J'essayai de m'abriter là où j'avais dormi, mais il n'y avait pas de toit. Alors je m'assis, recroquevillé sur moi-même, tremblotant sous la pluie glaciale qui me martelait la nuque et se glissait sous mes habits. Puis, la faim me gagna petit à petit. Je ne distinguais plus les propriétés devant moi, juste un voile d'ondée. Je ne faisais qu'un avec elle désormais. Quand la nuit arriva, je ne sentais plus ma peau, et la chaleur des ténèbres comprimait mon cœur. Un éclair parcourut le ciel suivit d'un grondement. Je passais une main au sein de cheveux sombres, puis sur ma nuque, et la ramena sur mon mollet. Il était glacial - non c'était ma main. Je ne savais plus. Tout ce dont j'avais connaissance était qu'il lui avait parlé de la lettre, et ils appréhendaient ma rétorsion primitive comme les instincts aveuglés d'une bête. A l'inverse du cousin qui, à l'âge de quinze ans, ayant résidé durant deux semaines de vacances dans la famille, m'eut fait subir la chose qui peut conduire un être humain au suicide, alors que mon frère était parti pour un soir chez un copain encore au collège.

Le cousin me menaça de ne jamais rien dire à quiconque sous menace de mort. Plus tard, Pavel fit pression sur mon jeune cœur à jamais endolori. " Tu n'as jamais été aimé, tu n'as pas de parents, pas d'amis, tu es détesté à l'école et aussi chez toi. Et te voilà souillé jusqu'à la moelle. Fais-le." Devant la fenêtre de ma chambre donnant sur le mur sans issue de la résidence d'en face, je tenais la lame du coutelas sur mon poignet gauche. " Personne ne t'aimera jamais, tu n'as rien, tu n'es rien..." Et je le fis. Alors que le sang s'écoulait, ma mère vit avec horreur ce spectacle, me releva, et pansa mon poignet à l'aide de

compresses. Personne n'eut jamais été au courant de cette affaire.

Malgré la pluie torrentielle, je remarquais une silhouette qui se tenait devant moi sous un parapluie. Je ne distinguais pas son visage, puis il s'approcha davantage. C'était Ivan. Je le contemplais en concentrant mon regard sur ses traits fins, et il fit de même. Nous restions là quelques secondes. Je restais assis, levant les yeux et fronçant les sourcils en sa direction. Il me tendit la main.

- Viens.

Je le regardais pendant un moment sans réagir, puis répondis par le geste. Par la même occasion, je considérais à quel point ma main était glacée comparée à la sienne. Nous en allâmes nous abriter sous une petite devanture. J'ignore combien de minutes se sont écoulées sous ce toit sans que l'un de nous deux n'ait eut l'audace de briser ce silence - à noter qu'il pleuvait de plus belle, mais je sentais déjà mon enveloppe corporelle revenir à moi. Il est inutile de préciser que toute sorte de questions se heurtait les unes aux autres dans mon esprit, tandis que mon frère semblait attendre quelque chose, peut-être la fin du déluge. Lui a-t-on donné l'ordre de venir me chercher? Il doit certainement penser que la manière dont sa mère m'a banni de la demeure avait été trop violente, et que cela était de sa faute. Je jetais un coup d'œil sur l'expression de son visage, afin de pouvoir y pénétrer ses songes. Je remarquais qu'il n'avait pas pris la peine de changer son uniforme d'écolier en rentrant. Je me lançai.

- Ivan?

Ce dernier me regarda d'un air surpris, puis le silence retomba à nouveau. Il consulta sa montre. Il attend peut-être des explications? Silence. Il plie son parapluie et se maintint sous l'abri, juste à mes côtés. Il consulta sa montre à nouveau, durant tout ce temps, il avait l'air très serein. Puis de nombreuses minutes s'écoulèrent davantage, l'embarras s'étant emparée de moi depuis un moment, je considérai qu'il ne parlera pas.

« Ivan? Je... Je suis désolé.

Il me regarda, puis souris d'un air bienveillant en baissant les yeux, puis silence à nouveau. Il avait l'air plongé dans ses pensées.

- ... C'est à cause de la lettre... ? Demandai-je. A cet instant,

il me regarda brièvement, une lueur passa dans ses yeux, un peu étonné :

- La lettre?
- Celle que j'ai lue sur ton bureau...

Il me répondit presque en un murmure.

- Non... Je ne lui ai rien dit, répondit-il en baissant le regard.

Quelques secondes après, l'un après l'autre, nous nous regardions en biais, puis Ivan interrogea une troisième fois sa montre.

- Viens, dit-il. »

Il me guida vers la demeure, mais arrivé au portail, Ivan dévia sa trajectoire, et me dirigea dans le jardinet, à l'arrière de la résidence. Il me conduisit en direction d'un banc en bois de chêne à l'allure délabrée, retenu à la paroi, et légèrement abrité par le toit arrière de celle-ci. L'averse avait cessé. Ivan plia son parapluie entre ses genoux, et le posa à côté de lui.

- Allons-nous rester là pour la nuit? Demandai-je.

- Je ne peux pas rentrer. Non seulement ma mère m'entendrait, mais en plus... Elle te déteste vraiment.

Il se leva, et se dirigea vers le fond du jardinet, chargé de mauvaises herbes, et oublié. Il s'accroupit devant ce qui semblait être une stèle sur laquelle le feuillage des arborescences alentours s'était abaissé à demi. Je m'approchai, Ivan se leva.

« Ici repose mon ancêtre Léonard Edmond, ayant vécu au VIII^e siècle, l'homme qui a érigé cette demeure dans laquelle nous vivons à présent. Cette stèle a été déplacée depuis peu. Je ne sais pas qui ou quoi en est l'explication.

Des buissons déguisaient maladroitement une planche de bois encrée dans le sol de forme quadrangulaire devant la stèle.

- Comme tu peux le voir, il s'agit d'une trappe. Je ne sais pas bien de quand elle date.

Je conservai le silence. Il leva un regard en ma direction.

- Comment peux-tu en être si sûre? Demandai-je.
- Regarde. »

Et il épura la partie de la planche où, en effet, une poignée était belle et bien là. Silence. Il n'a pas l'intention de m'y jeter dedans tout de même? Songeai-je. Il prit une légère inspiration, et d'un air embarrassé, proclama :

- J'aimerais y jeter un coup d'œil.

A cet instant, je me retins de m'esclaffer. Cependant je ne laissai transparaître qu'un sourire flottant aux coins des lèvres. Comment pouvais-je lui attribuer ma confiance, lui qui ne m'a jamais adressé la parole jusqu'à cette nuit?

- Désolé, je n'en ai pas envie, rétorquai-je.

Je me levai et parti m'asseoir sur le banc retenu au revers de la résidence. Il resta accroupi près de la tombe, semblant méditer. Il se leva à son tour, s'inclina vers la poignée de la trappe et commença à réunir ses forces. Je le contemplai essayant de soulever tant bien que mal la planche de bois. Une fente obscure s'élargit davantage, jusqu'à ce qu'il acquière l'énergie nécessaire pour la pousser à la renverse. La planche vacilla, mais Ivan la stabilisa. Je m'approchai, et contemplai l'opacité ébène du rectangle. Un vent glacial s'y échappait. Je regardai Ivan d'un air réticent. Il s'assit sur les genoux, et examina l'antre de plus près. Il semblait tâter quelque chose à son rebord.

« Une échelle! S'exclama-t-il.

- Non, Ivan.

Il sourit à l'échelle, et me regarda.

- S'il-te-plait...

Je m'assis à côté de l'antre, et en contemplai le centre.

- J'y vais d'abord, d'accord? s'enthousiasmait-il.

Il s'était déjà levé, et posa le pied sur l'échelle. Il s'y enfonça.

- Non... murmurais-je. »

Malgré moi, je ressentis une certaine inquiétude à la vue de mon frère qui s'enfonçait dans les dédales d'une tombe fraîchement ouverte. Je le suivis. L'endroit ressemblait à une cave éclairée de la sombre clarté séraphine, où avaient été mis en vrac de vieux meubles datant d'avant-guerre, des bibelots, dont une armoire au fond de la pièce. Il y avait également une table de travail dans l'un des coins. Ivan se hâta vers cette partie de la pièce, tira deux tiroirs en même temps, et en sorti quelques lettres manuscrites. Je lu par-dessus son épaule cette écriture noire et hachée, en pattes de mouche, presque illisible sous la lueur céruléenne du ciel :

" L'abbé Pierre m'a dit que la maison ne présentait aucune défaillance morale, et que je n'arrivais pas à différencier la réalité de la fiction. Pourtant, je sens une présence néfaste qui empiète sur chacun de mes pas. J'ai consulté le médecin

familial, il pressent un début de démente dans ma façon d'agir et de m'exprimer. "

Alors que je m'efforçais à déchiffrer l'extrait du texte, mon attention se focalisait peu à peu sur un ouvrage en cuir bruni reposant sur la table en bois de chêne, tendrement éclairée par la lumière séraphique du ciel. Je le pris dans mes mains et l'ouvrit vers le milieu.

" Le 7 Mars 1992,

...Marius est absent la plupart du temps. Il est peu au courant des faits quotidiens de maltraitance de Satya, transformés par Garance à son profit. Néanmoins, ils sont tous les deux au courant de la malédiction, et n'en ont jamais dit mot à quelque personne extérieure. Néanmoins, j'ai découvert plusieurs flacons d'antidépresseur dans la salle de bain, et j'ai pu entendre involontairement plusieurs disputes au sein de la maison.

Garance est hystérique.

J'ai même assisté un beau matin à un spectacle effrayant alors que je montais à l'étage. J'ai été surpris par un hurlement déchirant à glacer le sang venant d'une pièce voisine, et Garance est sortie en trombe de la chambre des deux garçons en robe de nuit. Elle a rapidement traversé le couloir avant de s'enfermer dans sa chambre.

J'en ai parlé à Marius qui m'a répondu qu'il ne s'agissait pas de la première fois, et qu'il fallait la comprendre à cause du comportement de Satya.

Ce dernier est par ailleurs, souvent malade, et est victime de terreurs nocturnes, ce qui effarait Ivan, venant se réfugier la nuit dans la chambre de ses parents.

Garance m'a dit qu'elle a conseillé à Ivan de côtoyer le moins possible le petit, malgré leur chambre commune, Ivan ayant été chargé de surveiller, et d'inspecter les comportements de son frère. N'y ayant remarqué rien d'anormal, on laissa Satya dormir dans la chambre de son frère aîné. Je ne suis pas convaincu qu'il s'agisse d'une bonne chose. Nous verrons bien. Les parents de Satya étaient des connaissances aux parents d'Ivan, et ont confié leur enfant ici, à l'intérieure de cette maison durant le début d'automne. Pour cause, son père s'est suicidé, et sa femme a sombré dans la folie. Elle s'est exilée au Mexique, où elle y mourut quelques temps après. Avant que

mme. Herring ne décède, elle écrit une lettre à notre famille, sur quoi reposait la vérité. Marius se sentit amèrement et profondément trahi, et Garance reporta leur amertume sur le jeune Satya, alors âgé de quatre ans, craignant que sa malédiction ne déteigne sur la famille. »

« Pour renouveler l'air des salles, ils ont réalisé tout un système de distribution, au moyen de tuyauteries qui sont percés de bouches. L'air est aspiré de l'extérieur au moyen d'une prise située rue Winding Way, et était acheminée dans la machine à filtrer. »

Sentant une présence dans mon dos, je tournai quelques pages instinctivement.

"...regarde par la fenêtre en imaginant un jardin fréquenté d'une vie antérieure. Tout un monde même. « Il » fait parti de ce monde. C'est « lui » qui regarde par la fenêtre. Le paradis, une vie antérieure ? Il le contemple comme si c'était lui-même. Il l'imagine et écrit tout un livre dessus. Il imagine sa vie. Ce qu'il a vu l'inspire davantage."

Pris d'un certain vertige, je refermai violemment le livre. Ivan pouffait derrière mon dos. Je restai immuable, silencieux, tenant encore l'ouvrage entre mes mains immobiles. J'avais l'impression d'entendre un son, mais je ne savais pas vraiment lequel: J'écoutais la nuit, le froid s'engouffrant par l'ouverture, la présence de mon frère que je ne voyais pas. Mes ongles se contractaient et entraient en contact avec la couverture. Mon regard s'y abaissa. Mes mains le posèrent délicatement sur le bureau en bois de chêne, et vinrent s'aplatirent dessus, comme pour le protéger. Puis je fis face à mon frère. Son expression sereine, les paupières baissées, comme s'il souhaitait y cacher une confiance, la faible esquisse d'un sourire qui semblait en signifier long me projeta dans un accès de fureur, qui pourtant, ne pouvait me dominer. Ivan leva des yeux ronds vers moi :

-Et bien...? Qu'est ce qui te prend?

Il jouait bien son jeu, le vilain. Je pris une inspiration pour dire quelque chose, mais nul désarroi ne sorti.

-Allons, ne fais pas cette tête là... Viens! Reprit-il.

Il s'en alla, essayant en vain de tourner la poignée d'une porte incrustée dans la pierre, comme s'il essayait de fuir. Je restai là quelques instants, avant d'espérer lui porter en aide.

Satya IV

La porte semblait un peu rouillée par l'usure, mais au final, je la déverrouillai sans grande difficulté. Une brise glaciale s'échappa d'un trou noir béant, ténèbres abyssales se rependant à travers les murs de ce qui ressemblait à un corridor. Je regardai mon frère: Il semblait tendu. Je refermai la porte.

« Pourquoi est-ce que tu m'as emmené ici? Lui demandai-je.

- Je dois avoir connaissance de ce qu'il se passe là-bas.

- Là-bas...? »

Il s'en alla farfouiller quelque chose sur le bureau. Je le rejoignis et posa le plat de ma main devant lui, cherchant à le fixer dans les yeux.

« Tu m'expliques ou je sors d'ici.

- Cherche avec moi, il doit bien y avoir une lampe quelque part.

L'envie me pris de le baffer. Je levai deux doigts dans sa direction, et simulait discrètement le son de la détonation d'une arme à feu.

- Ah! J'ai trouvé! s'exclamait t-il. Je m'approchai pour identifier l'objet luisant qu'il tenait dans sa main: Un briquet en or plaqué.

-Tiens, me dit-il en me le tendant.

Il était assez lourd.

-Nous pouvons y aller maintenant, n'est-ce pas? Il me regarda droit dans les yeux.

-Tu n'as même pas vérifié s'il fonctionnait encore, répondis-je en esquissant un rictus.

Je pressais la molette: Il y avait encore assez d'essence.

- Il s'agit d'un Zippo. C'est un objet de collection, il a une certaine valeur. On raconte qu'un briquet de cette marque a été retrouvé dans le corps d'un poisson et qu'il fonctionnait toujours. Bon, nous avons assez perdu de temps comme cela. »
Il me reprit le briquet, et s'engouffra dans la sombre cavité. Je le suivis.

Nous arpentâmes un svelte escalier en spirale d'où le froid et l'humidité persistaient davantage, et venaient à nous cambrer de temps à autre. Le harmattan faisait mine de menacer la lumière d'Ivan qui vacillait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, avec la même impétuosité qu'un morceau de Bach en D mineur. Nous descendîmes ainsi durant cinq bonnes minutes qui nous parurent le double, et finîmes par atteindre une porte dont l'aspect nous exposait à un certain mal-être. Mon frère s'y cristallisa. Je m'avançai, et tendis la main sur la poignée humide, non sans répulsion, et senti Ivan qui m'agrippait à l'épaule. Un second corridor, cette fois bordé de quelques portes, s'étirait jusqu'au fin fond de l'obscurité. Nos deux ombres, s'étendaient, immenses, sur les parois sépulcrales du couloir de granit. Je sentais encore la main d'Ivan sur mon épaule. Je me tournai vers lui, hésitant :

« Est-ce que... l'on regarde...ce qu'il y a derrière ces portes...?

- Soyons prudents, je préfère que l'on continue.

Il passa devant moi, et me guida de sa lumière jusqu'à un second escalier.

- Attends... L'arrêtai-je. J'aimerais tout de même voir ce qu'il s'y cache derrière l'une, au moins.

- Ce sera sans moi rétorqua-t-il sans se retourner. Et il continua à grimper les marches.

Nous venions d'aboutir à un petit espace de forme circulaire, avec pour seule issue, une porte.

- Je crois que l'on ne devra pas y échapper lançai-je à mon frère. »

Ce dernier émit un léger soupire, puis s'élança vers la porte.

Un petit espace de quatre mètres carré où s'étendaient une étagère et une petite table de chevet sur laquelle reposait une lampe à pétrole se présentait à nous.

- Il n'y a rien ici.

J'approuvais. Alors que mon frère s'apprêtait à refermer la porte, je l'interrompis d'un geste.

- Il s'agit d'une pièce qui m'est familière...

Mon frère me regarda, perplexe. J'y pénétrai, allumai la petite lampe, et jetais un œil au sein des tiroirs de la petite table de chevet.

Mon frère se tenait debout, à mes côtés.

- Tout cela m'est dépourvu de sens.

J'en retirerai des notes.

"3 mars, 1993,

Hier matin, ma découverte de cette ville sous-terrine, où avaient eu lieu une apparition diabolique dont me parlait frère Pierre eu lieu le jeudi 2 Décembre 1992 a été un changement radical dans ma considération de la cathédrale de Saint Germain. Je me suis risqué, non sans appréhension, mais armé d'une angoisse et d'un intérêt qui en disait long sur ma décision, à pénétrer dans le néant abyssal où s'est déroulé l'évènement. J'ai senti une présence. Pas une présence immatérielle, mais bien réelle. Je ne suis pas fou, ou bien que l'on me condamne à vie si tel est le cas. Hélas, je n'eut acquis assez de courage pour rester dans ce lieu d'horreurs. Il me fallut beaucoup de bravoure, et assez de folie je pense, pour me hisser à nouveau au sein de l'église, et ne pas éveiller trop de soupçons sur l'état dans lequel je me trouvais. S'agissait-il d'un des frères? Du curé? Ou de l'œuvre du diable? Seul Dieu sait. Me voici, à cette heure, sous ma lampe de chevet, mes vieilleries et mes vieux meubles, la main tremblante, en train d'écrire ces faits qui dépassent l'entendement de n'importe quel esprit considéré sain."

"7 Avril 19...,

Je me fais des soucis pour les Edmond. Pour Ivan aussi. J'espère trouver une solution rapidement et réparer mon erreur."

Inopinément, Ivan arracha les documents de mes mains. Il me regarda sévèrement.

- Tu n'as pas à lire ça! Tu n'as rien avoir avec ma famille... Pourquoi t'y mêles-tu ?

Puis son ton s'adoucit. Il regarda au sol, et s'exclama, en un sourire mal dissimulé:

- A présent, tu connais la vérité, n'est-ce pas...? Il fallait bien que tu la saches un jour...

Puis sur un ton de regret, le sourire gêné:

- Je ne sais pas pourquoi je t'ai montré tout cela...

Et il s'en alla.

Je ne pus m'empêcher de lui rétorquer

- Tu penses que j'ai tué cette personne, n'est-ce pas?!

Il ne se retourna guère. J'entendais ses pas raisonner dans l'escalier, avant de me retrouver plongé dans l'obscurité quasi-complète.

Ivan III

Je m'extirpai du sous-terrain, en y refermant la trappe, non sans rudes efforts, en priant Dieu que personne n'eut perçu le sourd impact et ses échos lorsqu'à bout de forces, je laissais quasiment tomber le bloc de pierre sur l'ouverture. Je fixai la demeure, priant et guettant encore le moindre son provenant de la maisonnée, ou pire encore, le reflet d'une lampe qui s'embrase. Je suis resté ainsi, immobile, cinq bonnes minutes, parmi les mauvaises herbes et l'ombre des fourrés.

Je regagnai le portail de la demeure, et y entrais. Enfin, le tout à pas de loup, et dans l'obscurité, je pénétrais dans mon havre de paix et m'y assoupit sans me dévêtir.

- Ivan ?

Mon rêve se troublait et se métamorphosait en réalité. Ma mère avait entr'ouvert la porte.

- Il est midi.

Quelle honte d'être ainsi tout vêtu, les yeux à demi-clos, l'air vague et encore allongé. J'étais honteux lorsque quelqu'un ouvrait la porte de ma chambre de cette manière, je considérais tout à fait cela comme une forme de perversion, de voyeurisme. Je me sentais dénudé. J'étais comme un chat à qui on avait commis une offense. Mais je faisais l'effort de prendre l'air

détaché, avec une pointe de fierté. Et comme un seigneur qui se lève, je me levais.

Installé à table avec mon père lisant le journal, ma mère le dos tourné, dans sa robe sombre, occupée à cuire une aile de raie accompagnée de courgettes.

« Ah !... Tu as vu ça ? Etats-Unis : pas de retour à la normale de la politique monétaire avant 2018, s'exclama mon père.

- Que s'est-il passé hier soir, Ivan ? Tu t'es couché drôlement tard ! interrogea ma mère.

Je regardais sur le côté.

- Hm... Rien. J'ai travaillé.... mes trois examens la semaine prochaine.

Elle s'assit en ne disant mot.

- ... Tenez, servez-vous, souffla-t-elle, réajustant une mèche brune de son visage. »

Garance arborait un visage pâle et anguleux, grisé par la fatigue et l'anxiété. Ses cheveux bruns foncés se relevaient en un élégant chignon. La plupart des jours, elle se vêtait de longues robes cintrées ébène ou bleues électriques, ce qui lui conférait un air monacal et puritain. C'était une femme de haute taille, et plutôt vigoureuse. Face à elle, mon père ne pouvait lui faire front, ni mentalement, ni physiquement. Alors, il passait la plupart de son temps à acquiescer. De temps à autre, il saupoudrait la conversation d'une fine plaisanterie qui n'était pas dépourvue d'esprit. Mais sa tentative de détendre l'atmosphère finissait toujours par un cul de sac.

Ma mère ne déjeunait pas à table. Elle attendait que l'on finisse, pour ensuite le faire à l'étage, et tenir compagnie à ma grand-mère. Cette dernière ne pouvait ni descendre, ni monter des marches. Marius ne pouvait encore véritablement surmonter le décès de son père, et la maladie de sa mère. Ainsi, il passait la voir dans sa chambre de temps à autre le dimanche, en fin d'après-midi. Mais il semblerait qu'elle ne se souvienne même pas de lui, divulguant des non-sens et des absurdités.

J'ai rompu avec Heidi.

Heidi me propose de me racheter avec un vêtement de marque.

Me racheter avec un vêtement... Me prend-elle pour un gigolo ?

Elle me propose cela le plus sérieusement du monde.

Mon père était en train de contempler, inerte, les trois statuettes

en granit qui reposaient au-dessus du foyer en pierre inopérant. Il ne semblait pas avoir remarqué ma présence nouvelle, et restait figé. Il semblait absorbé et tourmenté par ses préoccupations. Je pouvais à loisir contempler son crâne un peu dégarni et ses vêtements qui semblaient flotter autour de sa chétive stature. Ses mains semblaient être plongées quelque part dans l'ampleur de son pantalon beige. Une lumière froide perçait à travers les carreaux de la fenêtre, et diffusait quelques rayons albe et bleutés à certains endroits de l'anti chambre.

Chacune des trois statuettes représentaient une sorte d'entité ou de démon, je ne saurais trop dire quelle bizarrerie et quelle absurdité cela était. Je n'y ai jamais accordé plus d'attention que jusqu'à maintenant, à cet instant. Mon père sursauta en se retournant, et se passa la main derrière la nuque en bredouillant quelque chose.

Soudain, je me sentis mal à l'aise. Allais-je prendre l'air détaché et demander si tout allait bien, ou bien allais-je sortir de cette pièce à l'atmosphère dérangeante...

Je me forçai à esquisser un sourire de politesse, et sortit. Je croisais la domestique, qui se plaignait encore de ne pas pouvoir désincruster la poussière des carreaux. Le silence se fit à nouveau, seul perçait le tic-tac régulier de la belle pendulette.

La porte s'ouvrit derrière moi, et mon père sortit en trombe, fusant tout droit d'une marche déterminée vers la bibliothèque.

Que se passe-t-il ici ?

Je contemplai les nervures fantomatiques des boudeaux à travers la poussière des carreaux des hautes fenêtres du hall. C'était un samedi après-midi silencieux, pâle, malgré ces premiers jours d'été. La lumière pénétrait difficilement dans le hall spacieux, tapis de rouge, sur le carrelage dallé noir et blanc. L'accueil de la demeure avait été aménagée autours de deux solides escaliers en bois, symétriques, et légèrement incurvés vers l'intérieure, qui grimpaient à l'étage. Un large balcon surplombait le hall, d'où l'on pouvait épier ce qu'il se passait au rez-de chaussé. En face, de chaque côté, s'élevaient de larges fenêtres à carreaux épais, entourant le sombre vestibule, éclairé de lampes murales. Le tapis rouge se déroulait d'ici, jusqu'à chaque porte qui menaient aux autres pièces, gagnant les escaliers, et se rependait également à l'étage. Des tableaux ornementaient la plupart des murs de la demeure, en particulier

ceux du couloir. Il s'agissait de sombres portraits de mes ancêtres, où figuraient sur les toiles des visages ombragés et austères. Il y avait également des peintures à l'huile de beaux paysages, lumineux et positifs, mais aussi des peintures plus abstraites, dont les formes et les couleurs révélaient une certaine violence. Puis, la domestique, avec rudesse, m'arracha de mes songeries inachevées et de ma langueur cérébrale.

- Avez-vous besoin de quelque chose, Ivan ?

Je répondais avec politesse, tout en la pestant.

Ne désirant point déranger mon père dans ses préoccupations délirantes, je montai à l'étage et déambulait dans le corridor aux murs enjolivés de tableaux de diverses époques, puis m'enfermai dans ma chambre mordorée. Mon père avait parfois un comportement énigmatique depuis le décès de mon aïeul, il y a de cela huit ans. Cela l'a beaucoup perturbé, cependant il reste réservé quant à cette affabulation. Ce trépas, que l'on ne peut qualifier de commun, a modifié le comportement du reste de ma famille. En effet, Geoffroy Edmond Andréanis n'était âgé que d'à peine cinquante ans, lorsqu'il décéda de façon inexplicable. J'en ressentais quelque chose d'inexplicablement malsain, mais le temps a adouci ces altérations, ces oscillations escarpées, et le soleil continue à briller.

Je me consacrai à nouveau à mes études, tandis que l'astre divin déclinait ses derniers rayons vermeils. Puis les tableaux obscurs ornant deux des pans de la pièce ne devinrent que deux larges rectangles ébènes, comme si rien n'y avait jamais été peint. Les lourds meubles en bois d'acajou prenaient également une allure sinistre, blocs patriarcaux et menaçants, dans leur immuabilité. La pièce prenait une teinte bleutée, percée de rayons aux lames flavescentes. Mon père commençait à jouer de son violon dans la pièce d'à côté, où il travaillait. Cela signifiait pour moi que l'heure du souper approchait. Je me levai pour allumer la lampe de table posée sur la commode, quand soudain, une angoisse soudaine s'empara de tous mes nerfs.

Quelque chose dans l'accoutrement de ma mère avait changé durant ce dîner familial. Sa robe bleue électrique lui arrivait à présent à la hauteur de ses genoux laiteux, et elle portait une veste du même coloris, très bien taillée, rehaussée d'épaulettes. Son maquillage de teintes choisies était également plus soigné, sa coiffure brune relevée également. Elle paraissait plus

féminine ainsi, et je la trouvais même belle. Elle semblait avoir rajeuni de dix ans, et me rappelait un souvenir que je n'ai pas eu la chance de connaître. Mis à part cela, son comportement n'était en aucun cas alterné, quoique j'y décelai un certain stress, ou bien un certain enthousiasme contrôlé, qui je l'avais bien compris, était dû à l'absence inhabituelle de Satya. Les traits de son visage, parfois, s'adoucissaient, puis parfois, ses lèvres se crispaient à nouveau.'

« Tu as enfermé Satya ? Se risquait à demander Marius, pendant que nous avions entamé le souper.

Ma mère ne répondait point, le regard baissé sur son assiette, les sourcils levés, sur la défensive.

- Je l'ai jeté dehors. Il m'énervait, assumait elle avec assurance.
- Mais enfin, tu ne peux pas faire ça, il faut appeler la police ! Il pourrait lui arriver n'importe quoi. Rétorquait Marius, sur un ton conciliant, comme à son habitude, malgré la gravité de la situation. Puis il se levait et avait déjà disparu dans le hall.
- Marius ! Appelait ma mère d'un ton outragé. »

Puis elle se levait également, et imitait son mari, fermant la porte derrière elle. Je percevais quelques bribes de mots de leur mésentente convenue.

Je me sentais angoissé, et essayait de garder mon sang-froid. J'avais perdu l'appétit, et m'immobilisais devant mon assiette presque pleine. J'irai le chercher cette nuit me dis-je. Ouvrir cette trappe à nouveau et lui apporter de l'eau et de la nourriture. Puis enfin, je m'entretiendrai un peu avec lui à propos de certains sujets. Je le libérerai et le laisserai libre de ses choix, et ma conscience sera à nouveau libre également.

Ma mère revenait, rigide, et me demandait si je souhaitais encore quelque chose. Je regardais les choses une à une sans vraiment les voir, sans cligner de l'œil. J'essayais de capter les yeux de ma génitrice avec un regard désespéré, afin de lui faire comprendre, par je ne sais quel pouvoir télépathique, ce qu'il s'est passé de mon côté. En effet, j'aurai aimé être soutenu, être rassuré sur la suite des événements, et comment cela allait se passer. Mes principales craintes irraisonnées se révélaient être de ne pas

pouvoir soulever la trappe, d'éveiller les soupçons, les voisins, d'être épié, et même d'y retrouver un cadavre à l'intérieure.

- Ne t'inquiètes pas, Ivan, fut tout ce qu'elle prononça, en commençant à débarrasser machinalement la table circulaire en bois de chêne clair.

Marius pénétrait dans la pièce à nouveau, la mine sombre et le corps languissant. J'aidai à débarrasser dans le silence des cliquetis.

Dans ma chambre, j'essayais de passer le temps avec diverses occupations non productives, trop préoccupé à regarder les minutes passer. J'entendais encore un son, ça et là, dans la maison. Jusqu'à ce que les lumières du corridor s'éteignent et que le silence se fit. Bien entendu, je choisissais d'attendre encore une heure, afin que l'on soit endormi. Je contemplais la nuit à travers la fenêtre avec angoisse, et constatait que des lumières voisines étaient encore éclairées. Il m'était impossible de réviser, je tournais en rond dans la pièce, comme un damné. J'éteignais également la lumière de la chambre. Je choisissais d'attendre un quart d'heure encore, assis sur la couche, contemplant la sombre clarté séraphine qui éclairait, par rectangles la pièce. Puis, en risquant le moins de bruit possible, avec lenteur, je sortais dans le corridor, prenant soin de refermer la porte derrière moi. J'atteignais les escaliers, le hall, à pas de chat, et je me trouvais dans la fraîcheur d'une nuit d'été. Rapidement, mais en silence, avec précaution, je gagnais l'arrière jardin, jetant un rapide coup d'œil derrière moi sur les fenêtres de la maison, et me retrouvais avec effroi devant ce bloc grisâtre recouvert de mousse. Lorsque j'entendais un son dans une des maisons alentours, je devenais alerte et m'immobilisais. Un éclat de rire de femme survint au loin dans un terrain avoisinant. Ridiculement, cela dédramatisait mon angoisse, et me confortait dans l'idée, par la légèreté de la voix, que personne ne se préoccupait de ma situation. Et je m'accroupissais, agrippant de mes doigts la poignée rouillée du bloc, et tirait, à moitié debout. J'étouffais mes souffles, pris soin de ne pas laisser tomber durement le socle. Un air glacial s'échappait de l'entre sépulcrale. L'échelle en bois y plongeait, et j'entr'apercevais de là-haut les dalles de roche.

Il y avait bien quatre mètres de profondeur. Je commençai à descendre. J'accourrai là où j'avais laissé mon frère, allumant mon zippo, descendant soigneusement mais sûrement les marches de l'escalier circulaire. Mon cœur martelait plus fort ma poitrine à mesure où je descendais les marches dans l'air glacial. J'entendais quelqu'un me suivre, juste derrière moi, mais ça n'était que l'écho de mes pas, le frottement de mes vêtements. J'arrivais en bas, le silence était absolu, angoissant. Ces portes attendaient en face de moi, comme des cadavres de soldats bien alignés. Elles s'étendaient tout le long du couloir.

- Satya ? Lançais-je en un écho, qui revenait à moi, sans autre réponse.

Je restai immobile et me demandais si je ne devais pas raconter la vérité à ma mère, et alerter la police, comme l'a si bien évoqué Marius.

J'avais, le long des lugubres portes métalliques, n'osant que peu émettre de sons. En face, s'élevait un second escalier circulaire, mais celui-ci était court, et débouchait sur un autre corridor. Je tournais la poignée d'une des portes, celle-ci était scellée. J'essayais la suivante, scellée également. Puis la suivante encore, et j'essayais les portes unes à unes, froidement, jetant des coups d'œil paniqués à ma droite et à ma gauche, dans l'obscurité acrimonieuse. Celle-ci cédait sous ma main, j'eus un instant d'hésitation, puis poussait la porte, me reculant, méfiant, et contemplant l'ancre qui s'ouvrait à moi.

Le reflet de ma flamme faisait luire une série de pieds métalliques une pièce de taille moyenne. Je m'approchai. Il s'agissait en quelques sortes d'un dortoir, les lits étaient ordonnés les uns à côté des autres, les matelas étaient encore posés dessus, seul les draps manquaient. Il y en avait comme cela une dizaine. Un bureau vierge et une chaise simple en bois se trouvait à droite de la porte. J'ouvrai un des tiroirs du bureau. J'en retirai un texte de Théophile Desdouits, Paris, 1885, « La Légende Tragique de Giordano Bruno – Comment elle a été formée, son origine suspecte, son invraisemblance. », et un livre de Francis Bacon, « Pensées sur la Religion », et enfin dans un autre tiroir qu'il m'était difficile d'ouvrir, « Le Pèlerinage de l'Absolu » de Paul

Beaulieu, paru en 1942.

Puis, je tombais sur quelques écrits:

« Luther n'a jamais voulu créer sa propre église. Loin de là ! Le clergé catholique était corrompu, malgré quelques exceptions. Quant au bas-clergé, il était grossier, sans instruction, pétri de superstitions, mondain, et avare. C'est en étudiant la Parole de Dieu, et plus exactement l'épître aux Romains, que Luther a compris que l'Homme ne pouvait être déclaré juste devant Dieu par ses mérites, fussent-ils les plus religieux. Ses yeux s'ouvrirent sur la justification par la foi. Plus tard, en se rendant à Rome, il fut ébranlé par ce qu'il vit : Richesse, désinvolture, mondanité.

En 1517, Luther fut scandalisé par le moine Tetzl qui vendait des indulgences, soi-disant pour faire échapper les âmes du purgatoire et qu'elles aillent plus rapidement au ciel. En réalité, il s'agissait surtout, avec l'argent récolté, de construire la cathédrale de Saint-Pierre de Rome. C'est à cet instant que Luther, nullement désireux de former son église, afficha quatre-vingt-quinze thèses, en s'attaquant au principe des indulgences, en dénonçant les abus et en insistant sur la grâce de Dieu qui, elle seule, sauve le pêcheur. »

J'en retirai une autre note :

« Quand les Ténèbres s'épaissiront devant l'ennemi juré, le chemin de la Vérité apparaîtra. »

Mon être fut étreint d'une fuite soudaine, et je me mis à courir au sein de la gorge de pierre en appelant mon frère. J'ouvrai les portes unes à unes à mon passage sans même jeter de coup d'œil à l'intérieur, excepté la dernière. Comme aspiré, mon corps se plongeait dans les méandres sépulcraux d'un monde suintant l'humidité, escalier circulaire et étroit, qui tournait, comme un nœud infini, vers les dédales d'un univers insoupçonné. J'avais la cauchemardesque impression de me diriger vers mon propre tombeau, seul en compagnie de mon briquet, qui un jour s'éteindra, et ainsi les portes du monde se refermeront sur moi.

Je considérai les humeurs vacillantes et folâtres de ma flamme sur les parois humides qui se révélaient être comme une seconde peau sur mon corps. Tel un cordon beylical qui me menait à une époque Hadéenne, j'évitai de regarder vers le haut.

Mon être se paralysait, une force devant moi me comblait de répugnance et de peur. Mais à mes pieds, je concevais qu'il s'agissait de la fin de cette étape de mon périple, et une grille se trouvait devant moi, où derrière s'étendait encore un couloir.

Je poussai un cri de frayeur lorsque j'avais pris conscience que deux yeux me regardaient à mes pieds. C'était mon frère, recroquevillé sur lui-même. Il gémissait, et enfouit son visage au creux de ses bras et ses genoux, il pleurait. Je ne souhaitais qu'une chose à présent : Revenir dans mon monde.

Je m'accroupissais face à lui, et lui effleurait les avant-bras, il refusait de lever la tête. « Satya... C'est moi, viens on y va. » Je lui tirais le bras pour le dégager de cette position hermétique, mais ce garnement avait plus de résistance que je ne le songeais. J'arrêtais mes approches tactiles. « Satya... Il faut y aller à présent. Je suis désolé. » J'appuyais cette dernière phrase, en détachant bien chaque syllabe. Je me reprochais d'avoir oublié de lui apporter de l'eau. « Tu vas te déshydrater, on remonte, et on discutera, d'accord ? » Il continuait à gémir. Un sentiment de désespoir s'empara de mon âme, et je décidai d'employer une autre technique, mais avant que je mette cette dernière à exécution, Satya se mit à parler :

- Il y a un homme derrière qui me regarde.

Je me retournai et regardait à travers les épais barreaux bruns métalliques, rongés par l'humidité, en élevant le briquet devant moi.

- Il n'y a personne, Satya. Il n'y a que nous deux.
- Si, il est là... Je vais mourir, Ivan. Tu entends le son de cette cloche ?

Un frisson circula dans tous mes nerfs, je refusai de participer à sa démence. Je me tenais debout et tirait ses bras avec force vers l'avant en criant « Ca suffit ! ». Il tomba à mes pieds. « Je m'en vais. » Dis-je. Je commençai à monter les marches, et me retournai une dernière fois. « Me suis-tu ? » Il se redressait à présent.

- Je suis maudit, Ivan.
- Je n'en ai rien à faire. Me suis-tu, oui ou non?
- Non, il faut que je reste ici.
- Tu es libre de tes choix. Au revoir alors.

Je commençai à remonter l'escalier quand j'entendais l'écho de pas en direction de la grille. Je descendrai immédiatement, mais

le son s'était anéanti. Il y avait là, Satya, debout, me regardant. Je pris immédiatement sa main, et nous remontions l'escalier, éclairés de ma lumière. Je lui serrai fort la main. La montée me parue plus courte, et nous débouchions sur le couloir. Mes jambes se mirent à courir devant la rangée de portes métalliques, nous descendions l'autre escalier, traversions à nouveau le corridor, quand je sentais une résistance à nouveau derrière moi. Satya s'était immobilisé comme un chat en alerte, et contemplait quelque chose à l'autre extrémité dans l'obscurité. Un cliquetis rapide et métallique au loin parvint jusqu'à mes oreilles, et s'approchait, rapide, immuable, comme une lame tranchante. Terrorisé, je pris la fuite, avec assez d'adrénaline pour entraîner Satya avec mon corps. Je montais l'escalier circulaire aussi vite que je pouvais, le cliquetis s'éloignait au fur et à mesure de la montée. Je sentais quelque chose de froid dans ma main, et de plus léger. Je priais pour ne pas porter avec moi une enveloppe dénué d'âme, mais bien mon frère. Un râle inhumain en bas de l'escalier me déchira ce qu'il restait de raisonné et lucide en moi, et je me heurtai à la porte, paniquant, l'ouvrant, et la refermant derrière nous deux. Dans quelle pièce nous trouvions-nous ? Je pensais qu'il s'agissait là de la fin de nos cauchemars. En effet, la pièce était plongée dans les ténèbres les plus pures, que seul mon zippo éclairait. Je gardais la main de mon frère avec moi, et m'avançai. La trappe était refermée. Je regardai Satya avec panique, espérant qu'il était encore lucide et conscient de son univers. Il semblait calme, quoique je décelai dans son regard une pointe d'inquiétude.

-Satya... Je vais aller soulever le socle. Tiens-moi le feu s'il te plait.

Je me dirigeai vers l'échelle, et commençai à avoir froid, à me sentir très mal. J'avais la sensation de jouer le héros à défaut d'un autre plus approprié, et que désormais, plus rien n'était sûr. Je posais ma main sur la pierre froide, et réunissait tout ce qu'il y avait de concis en moi afin de la pousser. Je ne pouvais pas. Il nous fallait une autre solution, une autre aide.

- Satya, je n'y arrive pas.

Quelqu'un avait refermé le socle sur nous. Le vent était loin d'être assez fort pour cela.

Je réessayais dans un ultime effort en grognant, et criait secours.

Satya était muet et restait immobile, le zippo levé devant lui. Dans sa passivité la plus totale, il se rendait complice de mon malheur. Et je me suis moi-même jeté dedans, alors qu'il y a environ une heure et demie, j'étais encore dans le luxe de ma chambre.

Satya IV

Il s'agissait de la toute première fois que je contemplais Ivan dans cet état de décontenance et d'angoisse incontrôlée. En toute honnêteté, je le préférais autrement. Il n'était plus cette personne brillante et confiante, mais était à présent transformé en un bloc de chair vivant et instinctif dont le seul but est de sauver sa vie. C'était une situation intéressante et je le voyais, qui s'approchait de moi, me prenant de ma main le zippo. Il se figeait devant la porte que l'on venait de passer, et semblait extrêmement nerveux. Il remontait l'échelle, et poussait le socle à nouveau, puis redescendait et tournait en rond.

- As-tu une idée ? Me demanda-t-il en un souffle.
Sa question réchauffait un peu mon sang.
- As-tu découvert une autre sortie lorsque tu étais tout seul ? Me questionna-t-il à nouveau. Il l'avait posée sur un ton infantilisant.
- Non, mais le sous-terrain semble vaste. Nous devrions chercher.

En disant cela, je me sentais conciliant. Nous entendions des bruits affreux venus d'en bas, qui venaient de se lever à nouveau. Des sortes de vrombissements qui augmentaient légèrement, par graduations. Venait s'ajouter à cela l'écho de coups réguliers, sourds et pesants derrière cette unique porte métallique et fermée.

Ivan reculait, m'entraînait avec lui par le bras, et se tapait contre le mur froid opposé. Il ne semblait plus respirer.

- Satya... Qu'est-ce que c'est ? Le sais-tu... ?
Demanda-t-il, les dents serrées, presque murmurant.

Je venais de réaliser qu'il se tenait tout près de moi, il se collait presque à mon bras.

A vrai dire, je ne le savais plus moi-même. Je pensais qu'il s'agissait d'hallucinations, et que moi seul était apte à les subir par quelques formes que ce soit. Il se pourrait également que cela soit lié à la malédiction dont les documents parlaient. Et ces artefacts ? Cette sorcellerie ? Ivan me faisait presque mal en me serrant le bras. Il semblait être une statue dont l'étau de marbre se serrait inéluctablement sur ma chair.

- Ce sont des hallucinations, Ivan, proclamais-je.

Je sentais sa main glisser le long de mon bras. Il s'était écroulé dos au mur. J'en fus surpris, puis ne sachant que faire, je m'asseyais à ses côtés. Le son en bas s'était étouffé, faisant place au silence.

Je contemplais le profil d'Ivan, baissé vers le sol. Il semblait être déconnecté, comme une marionnette que l'on aurait désactivée. Ma foi, je ne pouvais m'excuser de rien. Le zippo reposait quelque part sur le sol entre nous.

Puis au bout d'un certain temps de silence mutuel, il se réactiva :

- Je suis désolé.

Je ne pouvais répondre que par un rictus qui dénonçait sa propre situation. Je sentais qu'il me dévisageait d'un regard désespéré et pénétrant. Je répondais à son regard par un autre que je voulais comme « Bah oui, mon pauvre, mais c'est de ta faute. » A vrai dire, je me délectais presque de sa situation, il s'agissait bien là d'une vengeance qui relevait de l'œuvre du divin. Nous n'avions par ailleurs, jamais autant échangé auparavant, et cela me faisait presque oublier mon estomac qui se rétractait toujours davantage.

Il reprit son briquet, se leva et passa les mains sur son pantalon afin de le défroisser.

- Bon, tu as dit que nous devons chercher ailleurs. Ce qui ne me semble pas être la plus stupide des suggestions.

Je me levai à mon tour

- J'espère qu'il ne s'agisse que d'hallucinations... Dit-il.

Je m'avançai jusqu'à la porte, et le regardait, puis il me suivit. Il fit tourner la vieille poignée de porte, et nous nous engouffrions à nouveau dans l'air glacial des profondeurs. Nous pouvions entendre le râle paisible du vent au loin.

Une fois en bas, devant ces portes alignées implacables, Ivan s'arrêta, angoissé, et chercha ma main, qu'il tenait fermement.

Nous continuions ainsi, prudemment, puis nous traversions plusieurs corridors. Ivan s'arrêta soudainement, et me demanda avec anxiété si j'avais bien toute ma tête, je m'empressais d'affirmer. Un escalier descendait à nouveau, et nous débouchions sur une petite pièce rectangulaire décorée d'une haute structure ébène et échancrée, étonnamment ouvragée de dorures où avaient été disposées une vingtaine de bougies éteintes en cire blanche. Son éminence était surprenante bien que cette dernière dégageait un sentiment quelque peu étrange. Un autel en marbre blanc au-devant de celle-ci prenait presque toute la pièce, qui était en longueur et relativement exiguë. Il n'y avait visiblement rien d'autre et Ivan refermait la porte. Une autre, plus loin était étrangement entr'ouverte. A première vue, il s'agissait d'une table d'autopsie, propre, où avaient été disposées avec soin divers instruments chirurgicaux. Ce spectacle était bien évidemment surprenant. Un bureau en bois de chêne ainsi que plusieurs armoires remplies de dossiers meublaient la pièce de taille moyenne, et plusieurs documents étaient encore sur la table.

Des croquis et schémas d'organes et de squelette étaient éclairés de la lumière vacillante du feu, accompagnés de notes à l'encre noire sur un papier bruni. Il y en avait plusieurs ainsi, et nous feuilletions quelques carnets auxquels appartenaient cette personne. Elles semblaient être des notes scientifiques concernant quelques autopsies effectuées ou bien en voie de l'être. Parfois, on se voyait surpris par des dessins de cadavres bien réalisés, et un dessin d'un visage d'un homme mort, bien que ses yeux soient encore à demi ouverts, la bouche entr'ouverte. Parmi les notes, nous remarquons le nom de Saint Pierre, et la plupart des croquis de mains, de pieds, de corps et d'organes venaient certainement de ce pauvre homme. Les écrits dataient d'il y a huit ans. Cela connectait étrangement avec cette histoire de moine assassiné et l'accusation que l'on me conjecturait.

- C'est l'homme que tu as assassiné ? Médisait Ivan.

J'avais envie de le biffer.

- C'est toi que je vais assassiner. Rétorquai-je.

Il essayait de lire dans mon regard. Puis il détourna les yeux, ne rétorquant rien, et rangea les documents à leurs places, puis les feuilletait à nouveau, plus lentement, les lisant en diagonale.

- Tu cherches mon prénom d'inscrit ?

Il s'agaça, me lança un sombre regard, et soupira avec irritation.

- En effet.

J'étais pris pour un prédateur, et Ivan ne pouvait fuir. Il en était inquiet mais ne pouvait rien faire. Je m'adossais contre la table, les bras croisés.

- Tu me diras lorsque tu l'auras alors trouvé.

Puis soudain, nous fûmes plongés dans l'obscurité.

- Il n'y a plus d'essence ! Ivan essayait d'allumer à nouveau le briquet, en vain. Bon sang, nous n'aurions jamais du trainer, on est vraiment dans le pétrin maintenant.

Son souffle s'arrêta un instant.

- Satya, nous sommes peut-être sauvés.

Il prit en main une petite lumière qui éclairait faiblement.

- Pas de réseau. Et je n'ai presque plus de batterie.

Il composait un numéro.

- Par pitié...

Mais l'appel n'aboutissait pas.

- Satya, continuons à chercher une autre sortie, tout en économisant au maximum la batterie de mon portable.

J'acquiesçais, et nous repartions en localisant la porte d'entrée.

Nous continuâmes avec prudence, pas à pas, la traversée du corridor, ne pouvant éclairer à plus d'un demi-mètre devant nous. J'entendais des pas quelque part au loin qu'Ivan n'affirmait pas percevoir. Ce dernier pressait le pas. Je m'arrêtai, ayant surpris une lumière qui déambulait derrière une grille qui se situait dans un renfoncement, sur ma droite. J'entendais des murmures, des souffles, qui se mêlaient à la plainte du vent, ainsi qu'un cliquetis, lent et régulier.

Nous traversions la porte à notre gauche et nous percevions ce qui semblait être un puits de deux mètres de large avec un mécanisme qui semblait encore en état. Des étagères sur le côté où avaient été rangés des bacs remplis de nourriture séchée, de boîtes de conserve, et de divers outils. Une rangée d'étagères remplies de livres occupait la moitié du mur de la pièce, qui semblait beaucoup plus grande que les précédentes visitées. Un bureau en face était couvert de livres et d'écrits, et une armoire reposait dans le fond de l'espace. Enfin à ses côtés, une porte renfermait un escalier circulaire qui montait.

- Satya, regarde tous ces livres...

Nous nous approchions du bureau. Des documents où avaient été dessinées des runes, où filaient des écrits, des études et des schémas avaient été entreposées en désordre dessus.

- Ivan, il faut que tu me prêtes ton portable.
- Et pourquoi cela ?
- Parce que ces documents me concernent.

Ivan me contempla avec incrédulité.

- Pardon ?

Je lui pris le portable des mains, dont la longévité de la charge restante se comptait sans aucun doute par minutes.

Je n'y comprenais pas grand-chose à ces écrits qui ressemblaient fortement à des formules de sorcellerie, de magie. Il s'agissait bien là de livres ésotériques gisant sur la table, et ceux, par centaines, rangés sur les trois étagères.

Divers noms étranges se répétaient, dont un particulier, Preas Eyssam. Nom à consonance étrange, dont je n'avais jamais entendu parler dans aucune des mythologies connues, en tout cas, pour le plus grand nombre des mortels.

Des sortes d'artefacts avaient été esquissées accompagnés d'un texte griffonné dans une langue inconnue.

Ces documents me faisaient froid dans le dos étant donné que cette voix m'avait communiqué certaines vérités. Il s'agissait d'une voix forte, puissante, d'homme grave, qui me paralysait et qui me parlait longuement. Était-ce Dieu ?

Ivan retirait une pile de documents d'un des tiroirs du bureau et les feuilletait. J'en choisisais quelques feuilles afin de les éclairer. L'écriture fine et noire en était péniblement lisible, et visiblement nerveuse, cependant j'y lisais mon prénom.

« Heureusement que frère Pierre se dévoue corps et âme à me soutenir dans mes études... Aujourd'hui, ma femme est venue me rendre visite mais... Je ne sais plus ce que je lui ai dit. J'étais en train d'essayer de réunir différentes formes de représentations spirituelles, celles d'Angkor Vat bien évidemment. Néanmoins pour ce qui est des fresques, surtout celles qui se situent au cœur du temple.

J'ai mis en sécurité le simulacre de Jh'taia. Il semblerait que, d'après certains fruits de mes recherches, les autres simulacres aient été apportés de Russie jusqu'à l'Angleterre, en ayant été dans les mains d'une riche famille des Pays-Bas. Les

simulacres avaient alors été baptisés : Jiova et Petraska. Mais il ne semble pas qu'il s'agisse des noms d'origines. Depuis la Russie vers 1853, le propriétaire au nom inconnu jusqu'à aujourd'hui, a sans doute revendu les œuvres d'art aux Pays-Bas. Un certain Seger van der Tuin, hydrologiste de profession, aurait migré en Angleterre, et aurait cédé les artefacts à l'Eglise. »

« Les sorciers sont aussi des guérisseurs, des donneurs de médicament, des médecins populaires et ignorants. Voici ce qu'ils prétendent et comment ils reconnaissent de quelle espèce de revenant le malade est possédé, de quel mal il est atteint.

Il faut, disent-ils, bien remarquer le jour de la semaine pendant lequel la maladie s'est déclarée parce que les revenants ont chacun leur jour de réapparition sur terre, et parce qu'il faut bien savoir à quel Khmoch on a affaire pour le pouvoir chasser du corps qu'il rend malade. Mais les sorciers d'aujourd'hui, qui ont succédé aux Maha Rusey, sont malheureusement beaucoup moins puissants et moins instruits. Alors que les Maha Rusey étaient aimés et recherchés par le peuple pour le bonheur qu'ils pouvaient procurer, les Thmûp sont craints et recherchés pour le bien et le mal qu'ils peuvent faire... »

« Les sorciers n'avouent pas facilement leur puissance, leur science mystérieuse ; ils s'impliquent jusqu'à une certaine limite car ils redoutent les tribunaux, et aussi la colère de leurs voisins, des gens du village, des accusations ridicules qui pourraient les conduire jusqu'au supplice. »

« Je travaille sans cesse jour et nuit, et mon physique ne peut plus suivre désormais. Mais je ne peux pas m'autoriser à arrêter mes recherches, et ce pour le bien des Edmond. Il faut à tout prix qu'ils comprennent. Cet enfant, Satya, n'a rien à faire dans cette maison. Je sens la folie me gagner de jour en jour, et la lignée des Edmond subira les conséquences désastreuses de cette malédiction si je ne fais rien pour l'abolir.

Les aracs ou démons sont plus terribles encore que les Khmoch, car leur puissance est supérieure. Ils peuvent prendre possession des corps et jeter la mort et la folie dans toute une famille. »

La lumière du téléphone baissait inéluctablement, et nous ne pouvions davantage déchiffrer ces écrits.

- Allons voir part là ! Je désignais la direction où se trouvait l'escalier dans le fond de la salle.

Mais une porte fermée bloquait l'accès après quelques marches. Nous revenions dans la salle, sans plus aucune source d'éclairage avec nous.

- Ivan, tu dois m'expliquer.

Ce dernier restait silencieux.

- Qui est ce qui a écrit cela ?

Il ne répondait pas. J'attendais. Je le cherchais des mains et tentais de le secouer légèrement.

- Laisse-moi ! Il reculait d'un geste brusque. Je l'entendais faire quelques pas en arrières, puis s'asseoir à même la pierre froide.
- Réponds-moi ! Criaï-je. J'allais vers lui.
- Laisse-moi, entends-tu ? Je n'en sais rien, je ne sais rien de tout cela... Je ne sais plus où j'en suis.
- Il s'agit de ta famille. Un proche de la famille ou un membre de la famille a écrit cela. Qui est-ce ? Quelqu'un veut exorciser ta famille de ma présence, et cherche à m'éliminer. Tu étais au courant de cette « malédiction » comme vous dites tous ! Quelle est-elle ? Réponds !

Je me jetais devant lui et l'attrapais par les épaules, en le plaquant sur le mur. Je tenais à lui faire un peu mal.

- Ah, Satya. Arrête ! Oui je le savais, ma mère me l'a toujours dit. Tout le monde était au courant. Je n'en sais pas plus. C'est toi qui a tué mon grand-père, alors qu'il n'était âgé que de cinquante-ans ? Il paraît qu'il s'agissait d'une crise cardiaque mais je ne sais pas pourquoi, j'ai un doute rien qu'à ta présence.

Je le giflais. Il se tut pendant quelques secondes.

- Tu es violent en plus. Décidemment...
- Et si je te disais que j'avais tué les deux hommes l'un à la suite de l'autre lorsque j'étais enfant ? La période concorde étrangement.
- Tu as raison. Excepté que tu as assassiné l'un de manière à ce que l'on puisse reconnaître encore le corps.
- Comment cela ?
- Satya, cesse ce jeu stupide. Tu le sais très bien. J'étais là

lorsqu'on a découvert le « corps » de Geoffroy. Mes parents m'interdisaient de venir regarder, mais j'ai vu cette scène qui m'a traumatisé à vie.

Il resta silencieux quelques secondes. Je me taisais.

« Il ne restait rien d'humain dans ce que j'ai vu. Un amas de chair et de sang. Je n'ai jamais pu savoir par la suite ce que l'inspecteur avait décidé, ou si l'enquête avait avancé, depuis ces dernières années. C'était un sujet tabou, et ma mère refusait catégoriquement d'aborder le sujet. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne s'agissait en aucun cas d'une mort par accident, comme on essayait de me le faire croire étant enfant, ni même l'œuvre d'un meurtre classique. Il s'agissait là de l'œuvre du diable, d'un démon, d'une force supérieure. Hors dans cette maison, il n'y a que toi qui promène le mal dans ton corps, et je l'ai toujours senti. Tu es arrivé un an après moi, et je savais que la vie aurait été mieux sans toi. »

Je restais debout quelques secondes, en silence, puis venais m'asseoir à côté de lui. J'aimais Ivan, et ne pouvais ressentir de véritable haine à son égard.

- Dis-moi la vérité Satya. Ici, en toute honnêteté. Nous allons peut-être mourir ici, alors ne nous cachons rien.
- Je n'ai pas tué ces gens.

Il resta silencieux quelques secondes.

- Qui est-ce qui m'a lancé ce sort ? Qui sont mes parents, Ivan ? Tes parents les ont certainement déjà vus. Une lettre que nous avons lus tous les deux en parlait, avant que tu ne m'enfermes ici.
- Il faut que tu sache que je n'en sais pas plus que toi.
- Bien sûr, mais tu étais complice avec tout le monde.
- Chut !

Nous pouvions entendre la résonnance de pas au loin.

- Il y a quelqu'un. Murmurait Ivan.

Nous entendions l'écho d'une porte se fermer lourdement, et puis le silence se fit à nouveau.

- Je vais crier au secours. Ivan venait de se lever, et brusquement, criait à l'aide.

Quelques minutes passèrent sans qu'un son ne se fît percevoir. Puis un bruit sourd comme un bruit de porte que l'on claque, et des pas lents se firent entendre et descendirent le long de

l'escalier droit vers nous.

- Satya... La porte par laquelle nous sommes entrés se situe à notre gauche. Nous devrions nous y approcher par prudence.

Il se levait en me prenant par le bras et nous cherchions maladroitement ce qui s'apparentait à une porte, tout en longeant le mur de roche.

Les pas dans l'escalier s'étaient arrêtés. Ivan poussait à nouveau un cri de secours.

Ils reprirent à nouveau, lentement, et s'arrêtèrent devant la porte, et cette dernière s'ouvrit.

Le pâle et mince faisceau d'une lampe de poche cherchait dans la pièce et arrivait droit sur nous. Une forme sombre se trouvait derrière, et un visage blanc se trouvait au milieu. Je devinais que cette personne était vêtue d'une sorte de cape, ou bien de pèlerine, car le vêtement semblait ample.

« Qui est là ? » Une voix de femme raisonna dans le silence. Des néons suspendus aux murs s'étaient allumés, et nos yeux mirent un certain temps à s'y accommoder.

C'était une jeune nonne âgée d'une trentaine d'année.

- Nous sommes perdus, nous cherchons la sortie, s'empressa de répondre Ivan.
- Puis-je savoir ce que vous faites là ?

Ivan semblait embarrassé.

- C'est de ma faute. J'ai enfermé Satya sous cette trappe, et je me suis retrouvé avec lui, ici. S'il vous plaît, pourriez-vous nous indiquer la sortie, ma sœur ?

Elle nous regardait d'un air méfiant.

- C'est par ici.

La sœur montait les escaliers, et nous la suivions en silence. Mais avant de monter, Ivan réunissait une liasse de documents qui se trouvaient sur le bureau, et les prit avec lui. Je l'imitais pour le reste qui gisait encore sur la table, et jetais un coup d'œil rapide à la bibliothèque avant de le suivre. Cette dernière était remplie de livres qui ne traitaient que d'ésotérisme, de sorcellerie, de mysticisme, de mythologie et d'histoire. Des livres sombres dont la couverture n'affichait pas le nom m'intriguaient également. J'en pris deux ou trois et quittait la salle.

La sœur ne disait mot.

- Nous sommes désolés... Nous ne voulions pas nous retrouver ici. Nous ignorons même où nous sommes exactement. Je m'appelle Ivan, et voici mon frère, Satya.
« Vous êtes ici dans un abri antiaérien qui a été construit sous les ordres de la municipalité entre 1938 et 1941. Il a été aménagé à l'époque pour habiter plus de cinq cent personnes, et a été construit dans le prolongement des caves de la cathédrale ainsi que celles d'une grande demeure de la ville. Le but était de faciliter le médecin le plus réputé de la ville, Dr. Ambroise Edmond-Andréanis à accéder aux chambres alors transformées en salles de soin. Les vitraux et les trésors de la cathédrale y avaient également été abrités. Tous les dispositifs d'époque subsistent encore de nos jours. Entre autre, la machine à filtrer l'air extérieure, et l'hydrophore. Le lieu se situe en moyenne à douze mètres sous terre. »

Nous traversons un corridor et elle utilisait un trousseau d'une vingtaine de clés pour ouvrir une porte.

- J'en ai pour quelques secondes, restez-là.

Elle revint avec un carton qu'elle tenait sous le bras.

- Nous pouvons vous aider, ma sœur.
- Vous êtes gentils, mais ça n'est pas lourd. Et puis le Seigneur a veillé sur vous, et m'a envoyé vous secourir, en allant chercher ces quelques cierges et ces quelques allumettes.

Sur son pâle visage fleurissait de grands yeux noisette, et on pouvait y déceler une certaine sensibilité. Ses lèvres bien dessinées étaient timides et souriantes.

- Mais combien de temps êtes-vous enfermés ici, mes pauvres ?
- Satya y est depuis la nuit dernière. Ivan me regardait.
- Non ? Vous ne dites pas vrai ? Vous devez avoir faim.

Mon estomac avait pris l'habitude de jeûner lorsque ma mère m'enfermait dans l'obscurité ainsi.

Nous montions un escalier droit, et la lumière albe du jour perçait à nouveau les ténèbres. Nous débouchions dans une salle de roche brute relativement vide éclairée de vitraux et de cierges répartis aux quatre coins de la pièce. Un tableau Marie s'y trouvait. Son visage lisse où figurait un sourire quasiment imperceptible arborait un regard qui était tendrement posé avec

grâce. Une colombe veillait sur la Vierge, entourée d'une variété de fleurs resplendissantes et des versets de la bible s'y mêlaient sous formes de billets. Cette peinture était superbe et octroyait à son spectateur un sentiment de sérénité. Une chaise de prière avait été disposée sous la peinture. Nous passions la porte, et arrivions enfin dans la nef. La lumière éblouissante et la superficie de cette partie de la cathédrale me faisait à nouveau revenir dans le monde.

- Au fait, appelez-moi sœur Adélaïde.

Elle traversait la nef et nous la suivions. Un long tapis rouge s'étalait du portail vers l'autel, entre les bancs de prière. Nous nous orientions vers le côté opposé de là où nous étions entrés. Pas une âme encore ne déambulait dans la nef, peut-être était encore-t-il trop tôt, bien que j'ignorais l'heure qu'il pouvait être. Nous traversions ensuite un couloir doré sans fenêtres mais avisé de luminaires suspendus aux murs, et entrions dans une salle à manger très éclairée composée d'une table en bois brut, de quelques chaises, et de fourneaux recouverts de céramique d'un blanc immaculé. Deux fenêtres baignaient la pièce d'une lumière matinale. Une haute figure de Jésus Christ sacrifié sur sa croix était clouée à la paroi opposée à celle de la cuisine. Des fleurs de lys resplendissaient dans leur clarté inaltérée sous la figure du Christ et diffusaient un parfum léger et embaumant dans la pièce de taille moyenne. Une petite icône étincelante illustrant un saint trônait modestement sur l'un des murs adjacents aux fourneaux.

- Laissez-moi vous préparer un peu de thé. Assez-vous, je vous en prie.

Nous nous exécutons. Ivan s'asseyait en bout de table, et moi à ses côtés, posant les documents sur mes genoux. Mon frère semblait apaisé, et un vague sourire flottait autour de ses lèvres, ainsi que dans le bleu de son regard. Il contemplait la salle autour de lui, et ses mains posées sur la table étaient détendues.

- Où résidez-vous, mes chers ?

- A South Western Terrace.

Elle revint avec un plateau argenté sur lequel étaient disposés une teiller simple en porcelaine blanche, quelques tasses et un sucrier.

Une ride se formait au milieu du front de sœur Adélaïde, et elle plissait un peu les yeux en contemplant Ivan.

- Oh, alors... Seriez-vous un Edmond ?
- Actuellement, je le suis.

Elle arbora un air un peu distant et nous servit le thé. Nous la remercions.

- Et vous ? Elle s'adressait à moi.

Je prenais une expression embarrassée.

- Difficilement, répondais-je.

Elle me considérait bien évidemment, avec défiance, et se levait brusquement.

- J'ai oublié les biscuits.

Elle apportait un tréteau de divers petits gâteaux, qui m'ouvraient fort l'appétit, et les déposa avec soin sur la table. Je n'osais me jeter dessus.

- Merci infiniment sœur Adélaïde pour ce que vous faites, s'enthousiasma Ivan.
- Ca n'est pas moi qu'il faut remercier, mais le Seigneur !
Je vous en prie, servez-vous.

Je fus le premier à goûter les sablés et me régalais. Plus rien au monde n'existait autour de moi, excepté le délice et ma personne.

- J'ai remarqué que vous aviez pris des livres et des documents qui étaient dans le bureau d'en bas.

Sa voix se faisait plus froide. Ivan se sentit gêné.

- Excusez-nous... Mais ces documents traitent d'affaires familiales, répondit-il.
- Vraiment ? Je n'en sais rien.

Elle baissait les yeux, et tournais le thé avec la cuillère, et le silence se fit un moment.

- Savez-vous... qui a écrit ses documents ? Risquait Ivan, le visage inquiet et incertain.

Sœur Adélaïde semblait très déconcertée, ou plutôt préservait en elle quelque chose qu'elle ne désirait avouer. Son teint pâlisait, et elle gardait les yeux inclinés sur sa tasse. Elle finit par scruter Ivan dans les yeux.

- Mes petits... Déposez ces livres à nouveau dans la bibliothèque, et éloignez-vous à tout prix de cela. Cette puissance n'est pas pour vous. Ni pour moi, ni pour personne. J'ai vu des choses dans ce sous terrain qui relèvent de la démence, et pire encore. A partir de cette époque, j'ai prié Dieu trois fois plus longuement que

lorsque je le faisais alors. Je n'ai jamais osé en parler à quiconque jusqu'à aujourd'hui.

- Qu'avez-vous vu ? Demanda Ivan.

La voix de la sœur se faisait presque murmurante, et elle s'approchait de nous.

- J'ai vu le corps de ce frère Pierre mort sur un autel. Ce que j'avais vu, je l'ai gardé pour moi pendant un jour et demi. Et j'ai ensuite alerté mes frères et sœurs. Mais le corps avait alors disparu du jour au lendemain.
- Qui est le coupable ? Questionna Ivan.
- Je crois qu'il était possédé. Il faisait des...expériences sur le corps de frère Pierre. Je l'ai entendu. J'en ai encore des frissons. C'était il y a cinq ans maintenant.
- Le coupable a-t-il été interné ?
- Mais mon petit... En sacrifiant le frère Pierre, il préparait une diablerie encore plus inimaginable, plus monstrueuse, dont je ne saurais dire quels en étaient les tenants et les aboutissants. Je m'étais risquée à oser l'interdit, à plonger mes yeux dans l'horreur, que Dieu puisse encore me purger de ce pêcher. Je ne saurai dire le contenu de ces documents tant la terreur m'en inspirait. Et ces documents sont avec nous ici, maintenant.

Le silence se fit à nouveau un instant. Ivan allait dire quelque chose, mais sœur Adélaïde n'y prêta guère attention.

- C'était jadis un homme pieux, mais... Il semblerait qu'il ait sombré dans l'hérésie après avoir vu quelque chose.
- Sœur Adélaïde... Vous connaissez cette personne.

Elle se taisait. Il reprit.

- Serait-ce mon père ? Il prononça ces derniers mots en un murmure.

La sœur fit signe de tête que non. Elle levait soudainement des yeux froids vers moi, toujours en tournant son thé, sans dire mot. Je me trouvais en face d'elle, et pris peur.

- C'est ton grand-père, Ivan.

Ivan murmura un sourire triste et nerveux.

- Pardon... ? Vous voulez dire que Geoffroy aurait été pris de démence, aurait pratiqué la magie noire, tué cet homme, et se serait suicidé ensuite ? Ou bien le diable l'aurait-il emporté avec lui ? Une vengeance divine peut-être ?

- Je connaissais Geoffroy, et quelques-uns de mes frères également. Nous savions qu'il résidait dans l'abri antiaérien, et nous répétait parfois qu'il œuvrait pour le bien de la cathédrale, car une bête se cachait dans ses profondeurs. Je ne sais pas de quoi il parlait exactement, car je ne l'ai jamais ni vue, ni entendue. Alors, je priais tous les jours pour le rétablissement psychique de Geoffroy, que je jugeais malade, et pour que la lumière revienne à nouveau dans la cathédrale.
- Quelle sombre histoire... Merci pour votre aide sœur Adélaïde, soutenu Ivan. Pourrions-nous vous aider à débarrasser ?
- Ne sombrez pas trop loin dans cette affaire... Vous êtes aimables, merci.

Nous nous levâmes, débarrassâmes la vaisselle de la table et fîmes la vaisselle.

- J'espère que vous n'allez pas utiliser ces documents à des fins obscures, s'inquiétait sœur Adélaïde.
- Bien au contraire ma sœur, rassura Ivan, en s'essuyant les mains. Il faut démêler le problème afin de l'éclaircir.
- Alors que le Seigneur soit avec vous, mes chers. Gardez-le dans votre cœur, et il vous montrera le chemin. Ceux qui aiment l'éternel sont comme le soleil, quand il paraît dans sa force. Dieu est pour nous un refuge et un fort, un secours toujours offert dans la détresse.
- Nous vous remercions infiniment ma sœur. Désormais, ne vous souciez plus de la présence de ces documents, nous nous en occupons.

Nous reprenions en main nos écrits, elle nous ouvrit la porte et nous raccompagna jusqu'au portail. Des personnes du quartier y pénétraient, ôtant leurs chapeaux, s'inclinant légèrement, et exécutant enfin le signe de croix avec dévotion. Nous nous donnions la main en guise d'adieu, baignés dans la lumière matinale.

IVAN IV

Un vent fort soufflait dehors. Je me sentais revivre, et j'allais enfin pouvoir retrouver le confort tant aimé de ma demeure. Cependant, j'avais le sentiment que les documents que je tenais tout près de mon corps me brûlaient la peau. Je voulais les lâcher, qu'ils s'envolent, et c'est d'ailleurs ce qu'il se passa, une fois arrivés sur la place de la cathédrale de Duhram.

Plusieurs documents s'envolèrent loin sans cela ne soit un acte purement volontaire, et atterrirent de manière éparses à différents endroits de la place pavée. Satya et moi nous dépêchions de les ramasser, et nous vîmes un gentilhomme s'y pencher également. Il nous les tendit avec un aimable et chaleureux sourire, et je le remerciai poliment. Il continuait son chemin derrière la cathédrale.

La voûte céleste se voilait d'épais cumulus jusqu'à l'horizon, et les ramifications des arbres du quartier pliaient généreusement avec véhémence. Quelques personnes en part dessus sombres entraient dans la cathédrale en tenant leur chapeau. Le ciel grondait, et il n'allait pas tarder à pleuvoir. Des fissures lactescentes craquelaient les nuages ballonnées, comme un dôme de verre. Nous décidions donc de rester abrités à l'entrée du portail. Les cirrus se perçaient alors et déversaient leur eau sur la ville. Les dernières personnes se mirent à presser le pas, voir à courir, se protégeant de leur chapeau, leur blouson ou encore de leur journal, et se réfugiaient là où ils le pouvaient.

Bientôt, le quartier se vidait et s'inondait.

Les événements de cette nuit me paraissaient totalement surréalistes. J'ignorais toujours s'il s'agissait d'un cauchemar, tout du moins, cela m'en avait tout l'air. Par ailleurs, la passivité et l'aura négative de mon frère m'agaçait toujours. Si je n'avais pas été là, il serait sans doute encore en train de croupir au fond des tous-terrains. Néanmoins, je pensais qu'il était heureux que je vienne à son secours.

Concernant les révélations sur mon grand-père, je ne savais pas quoi en penser. J'avais tout l'impression de sortir d'un manège surréaliste accompagné de folles dingues superstitieuses qui croyait en la sorcellerie. A peine sortis à l'air libre, lorsque je voyais mon frère, j'avais encore l'irrésistible envie de me débarrasser de lui. J'avais la simple envie qu'il disparaisse,

ainsi, je me sentirai à nouveau totalement respirer. Plus de frère, plus de problèmes, quels qu'ils soient, d'ailleurs les écrits l'affirmaient bien.

Je détestais lorsqu'il me regardait tout le temps ainsi. Il me contemplait d'un regard pénétrant, et j'ignorais quelle en était la raison, mais j'ignorais la raison de beaucoup de choses.

L'averse se modérait quelques peu, et le ciel s'apaisait.

Pour passer le temps, je décidais de feuilleter un peu les écrits que je tenais contre moi.

Des dessins extrêmement bien réalisés de ce qui semblait être des artefacts ou bien des statuettes, retenaient toute mon attention, et m'effrayaient également.

Les statuettes représentaient des icônes monstrueuses et entrelacées à la figure humanoïde, et m'inspiraient un profond dégoût. L'une d'entre elles en particulier représentait deux corps liés dépourvus de jambes dont la tête coupée était remplacée par un œil béant. Les deux figures presque rampantes, et les bras avaient remplacé les jambes. Les deux mains de devant de chacun des corps étaient presque l'une sur l'autre, et les corps semblaient symétriques. Le reste du corps était lié par des chaînes, ou une corde, et semblait sortir d'un mur et sombrait quelque part dans le piédestal enjolivé d'ornements. Le nom de Jiova y était inscrit.

En considérant cela, je fus pris de vertiges et d'angoisses, et si mon frère était connecté à quelques entités de ce genre, il fallait l'euthanasier sans plus attendre. J'ignorais comment aborder la description des autres statuettes tant les monstruosité venues d'un monde qui n'avait rien à voir avec celui dans lequel nous vivions. Ces créatures semblaient être vénérées et étaient tout droit sortis de livres de sorcelleries dont Geoffroy s'abreuvait avec ambition.

« Il me faut trouver un moyen d'exorciser Satya de sa malédiction sans avoir à l'emmener avec à moi à Alrishatar. Je ne sais pas s'il en est encore capable, étant donné son jeune âge. Ou bien alors il me faudra me sacrifier, en tant qu'invocateur de Peis Eyssam. »

Entre ces écrits et le comportement de Satya, je n'allais pas tarder à sombrer dans la folie également.

Satya commençait à délirer en m'informant avec terreur que quelque chose s'approchait de nous. Je pensais qu'il se jouait de

moi, mais il s'avérait qu'il était très sérieux et voyait des choses qui n'existaient pas. Je lui conseillais de se calmer, et il me répondait que j'étais aveugle. Puis il finit par comprendre, et je le voyais se presser contre le mur, les yeux levés vers le ciel, en train de délirer, et de discuter avec une sphère de conscience supérieure.

La pluie s'était estompée, laissant derrière elle un air de fraîcheur post-apocalyptique, et nous nous mirent en route pour rentrer sous un soleil timide.

Nous rentrâmes discrètement, et je priais pour ne pas croiser ma génitrice. Seul le tic-tac de la petite pendulette persistait dans le grand hall silencieux. Je faisais signe à Satya de ne pas faire de bruit, et nous montions l'escalier. Mais une fois en haut, un « Ivan ? » aigu et étouffé retentit quelque part derrière les murs, et je n'osais répondre. La porte s'ouvrait et elle apparut à notre rencontre, non coiffée, en peignoir beige pâle, une expression hystérique sur le visage.

- Mais... Mais qu'est-ce que... M'expliques-tu ?

Elle se précipita sur Satya, et lui tira l'oreille, le faisant crier de douleur.

- Et toi... Je t'avais dit de ne plus remettre les pieds ici ! Sermonna-t-elle.

- Je l'ai rencontré dehors ! Me précipitais-je de m'exclamer. Je suis allé chercher quelques cours au lycée, et il m'a suivi.

Ma mère commençait à violenter Satya en tordant son oreille et en le remuant.

- Comment ? Tu oses suivre Ivan dans la rue jusqu'ici ? Mais pour qui te prends-tu, nom de Dieu ? Tu ne crois quand même pas que tu as encore ta place ici ?

Elle l'emmenait par l'oreille vers le couloir, et Satya gémissait de douleur.

- Tu vas voir, je vais t'apprendre à ne plus vouloir venir ici ! Deux jours de quarantaine !

Je les suivais avec horreur et panique, et ma mère ouvrait la porte du placard, je considérais qu'elle en avait toujours les clés sur elle, même dans sa robe de chambre. Elle poussa Satya qui hurlait dans le placard, et fermait la porte à clés, sous mon regard abasourdi. Satya, en sanglots frappait à la porte de ses poings, et essayait d'ouvrir le placard. Ma mère repartait en longeant le corridor, m'ignorant,

- Ivan ! Dis-lui la vérité ! Entendais-je du placard.
- Maman, m'exclamaï-je en me retournant. C'est de ma faute !

Je savais malheureusement que la faute de qui que ce soit lui importait peu, et que la raison pour laquelle elle mettait en quarantaine Satya était juste qu'elle ne voulait pas le voir, et que le fait de lui faire du mal la démangeait. Elle s'était enfermée dans la salle de bain, et j'entendais Satya m'appeler, entre quelques sanglots étouffés.

J'eus l'impression d'être pris dans un étau et m'en dégagea en me retrouvant au rez de chaussé dans le vaste et froid silence. Puis le son cristallin de la sonnette de la porte retenti fortement dans le vaste hall, et je me senti à nouveau pris dans une étreinte angoissante, et remontais l'escalier. Je croisais mon père, la mine effacée, flottant dans ses vêtements, glisser le long de l'escalier sans un regard, puis m'enfermais dans ma chambre, en y déposant les documents que Mr. Lund m'avait demandé récupérer. J'avais rendez-vous avec cet archéologue de réputation le lendemain à dix-huit heures chez lui, le 35 rue Thompsons Lane. Je ne pensais pas que Satya tiendrait jusqu'à ce jour et cette heure, sans eau ni nourriture dans ce placard d'un ou deux mètres carrés. J'entendais quelqu'un dans le corridor marcher très vite, en un souffle, et la voix de ma mère débitait un flot de paroles démentes et incompréhensibles, destinées à elle-même. Je pris peur, et voulu lui conseiller d'aller voir un psychiatre, et sorti de mon antre. La première chose qui retenu mon attention en face de moi fut le sombre portrait d'un de mes aïeux, au teint pâle et au regard sombre dont seule une lueur grave et démente illuminait. Une tâche rouge n'y était pas avant, et je fus paniqué lorsque je vis ma mère, grande figure, en furie foncer sur moi, les volants épars pâles et gris de sa robe inondant l'espace autour d'elle. Je l'esquivais en me collant au mur et elle s'enferma à nouveau dans la salle de bain en parlant comme une possédée. Je courrais vers le placard et n'y percevais plus un son, mais y découvrais avec horreur des perles de sang vermeilles qui coulaient le long de la paroi en tissu beige.

- Satya ?

Pas un son. Les lumières du couloir grésillèrent quelques secondes avant de s'éteindre. Les quelques perles noires

continuaient à glisser doucement le long de la paroi, et je me précipitais vers la salle de bain, mais la porte était fermée à clé. Je courrais en bas dans le hall, et ouvrait la porte de la bibliothèque. Mais elle était plongée dans la vague et pâle lumière que laissaient percer les hautes fenêtres, et mon père n'y était pas. Il avait dû sortir. Alors je grimpais à nouveau les escaliers, et pénétra dans la chambre de ma mère à la recherche d'un trousseau de clé, dont je ne mis pas bien longtemps à trouver.

J'allais débloquent la porte du placard, mais je pouvais entendre mon cœur tambouriner ma poitrine avec panique, et tournais la clé à l'intérieure de la serrure. Il n'y avait plus aucune trace de Satya à l'intérieure, mais je remarquais quelques perles de sang au sol. Je sentais une présence dans le sombre couloir, et la pâle figure de mon frère se tenait au milieu de ce dernier, me regardant. Je fus pris de terreur, et reculais de quelques pas, ne pouvant détacher mon regard du sien. Alors il me tendit lentement le bras, et je voyais une marque qui décrivait un cercle le long de son poignet. Je me précipitais sur lui, et le pris par le bras, en l'emmenant vers la salle de bain, en prenant mon trousseau de clé en main. La porte n'était plus verrouillée.

- Ne bouge pas ! Lui criais-je. Presse très fort ton poignet avec ta main.

Avec panique, je cherchais le vieux garrot qui trainait depuis des années au fond de l'armoire et finit par le trouver, les mains tremblantes. Je lui installais ça autour du bras, ne sachant pas vraiment comment m'en servir. Je fis ce que je pouvais en serrant le biceps, et prenais la bouteille d'alcool, que je versais sur un coton à démaquiller. Je désinfectais la plaie, et Satya ne bougeait pas, et ne disait mot. Je le mettais debout, et passa son bras sous l'eau glacée pendant quelques minutes. Je préparais des compresses, que j'enroulais fort autour de son poignet, en y faisant un nœud. Pris de fortes émotions, et d'incompréhensions, en un élan, j'enlaçais brièvement mon frère.

- Ne recommence jamais ça. Viens.

J'emmenais Satya dans la chambre et je vis qu'il avait déposé ses documents et ses livres sur son bureau. Je détachais son garrot du bras.

- Assis toi, tu es tout pâle.

Il s'installait sur son lit et je m'accaparaï des textes disposés sur le pupitre, et m'asseyais à ses côtés, en posant les documents à terre.

- Comment as-tu fait pour sortir du placard ?

Il se contractait et inclinait la tête vers lui-même.

- Je ne sais pas, murmurait-il.
- Tu es exaspérant, bien sûr que tu le sais. Et il n'y a plus personne dans la maison je te signale. Où sont-ils passés ? Qu'est-ce que tu en as fait de mes parents ? Réponds !

Il se rétractait davantage autant que faire se peut en déformant son visage en une grimace de souffrance, et ne répondait mot.

- Satya, est-ce que tu souhaites au moins te faire exorciser ?

Il levait les yeux vers moi, et affirmait par un long et douloureux signe de tête. Je me dressais alors, et regardait par l'unique fenêtre de notre chambre commune. La vue de celle-ci n'était pas des meilleurs, donnant sur la façade d'une sombre construction de briques anciennement rouges, qui semblait être désaffecté depuis toujours. Par ailleurs, seule une sombre clarté parvenait à pénétrer dans la pièce, exceptée les jours durant lesquels le soleil se faisait particulièrement ardent. Le temps semblait s'être suspendu au sein de cette demeure, et peut-être même dans les rues alentour. Pas un bruissement n'était audible, et le ciel poussiéreux et dépourvu de tonalité s'avérait inerte.

Le lit grinçait, et Satya s'approcha.

- Je n'aime pas cette vue, affirma-t-il doucement.
- Et bien de mon côté, je n'ai carrément aucune fenêtre pour éclairer mon lieu de travail. Tu as été chanceux ce coup-ci !
- Vas-tu m'aider Ivan ? Demandait soudainement Satya.

J'affirmais de la tête, le regard plongé à travers les carreaux épais de la fenêtre.

- Nous allons continuer ce que mon grand-père a commencé. Tu as reçu une malédiction au Cambodge lorsque tu étais petit, et tu y es par conséquent peut-être né. Tes parents vivaient-ils là-bas ? Tu devrais te souvenir de certains détails, personnellement je me souviens très bien de ma vie lorsque j'avais deux ou trois ans. Je me souviens même de certaines images,

relativement floues je te l'accorde, de ma première année. Tu dois forcément te souvenir de qui tes parents fréquentaient, et qui ils étaient.

- Cela peut paraître étrange, mais... Je n'ai de souvenirs que depuis que je suis arrivé parmi vous. Autrement dit, beaucoup de mauvais souvenirs.
- Je me souviens de ta mère. Tout du moins, je pense qu'il s'agissait de toi qu'elle tenait dans les bras. Cette jeune femme venait nous rendre visite le weekend, mais ton père n'était pas souvent là. Je l'ai déjà vu cependant. Ne m'en demande pas plus. Ils t'ont élevé jusqu'à tes quatre ans environ et t'ont abandonnés ici.

Satya retournait s'asseoir sur le lit.

- A cause de ma malédiction, que l'on m'a jetée. Je dois retrouver cet homme, ou cette femme qui m'a gâché la vie.

Il posait son front contre ses mains, et regardait le sol, ou bien fermait les yeux.

- Ivan, il faut que tu demandes à tes parents quels étaient les ennemis des miens.
- Et une fois que tu auras retrouvé la personne, qu'est-ce que tu feras, hm ? Ce qu'il faut c'est chercher quelqu'un qui puisse faire sortir ce démon, ou cet esprit, que sais-je, de ton corps. Et il serait de bon aloi au passage de lui demander de ramener mes parents dans ce monde.
- Ivan, il y a quelqu'un qui a assassiné mon père, a rendu folle ma mère jusqu'au suicide et qui m'a lancé une malédiction.

Je soupirais, et commençais à ressentir une certaine fatigue.

- Viens, allons faire des recherches à la bibliothèque, mon père a gardé tout un rayon dans lequel mon grand-père passait la plus grande partie de son temps libre.

En bas, la domestique Céleste, était occupée à essayer de nettoyer les carreaux avec véhémence, par petits gestes énergiques et répétés. Cette femme était la seconde domestique que mes parents aient recrutée depuis ma naissance, la première étant partie à la retraite alors que nous avions huit ou neuf ans.

La bibliothèque était certainement la plus vaste pièce de notre demeure. Elle arborait un mini salon aux sofas confortables en cuir ébène, et une large table en bois d'acajou vernis. Un âtre de

marbre immaculé riche en ornements se trouvait non loin, et était surplombé par un éminent et vieux tableau où avait été gravé, au fil des générations, l'arbre généalogique de la famille Edmond-Andréanis. Ce deuxième nom était celui de ma mère, qu'elle avait souhaité garder. Des sofas en cuir noir étaient disposés autour de l'âtre, mais celui-ci n'avait été, aujourd'hui, pas allumé. Céleste le faisait la plupart du temps sous la directive de Marius. Enfin, l'agencement et la disposition des meubles de cette bibliothèque en faisaient un lieu de détente et de culture. Le reste de la pièce était articulé en une dizaine de hautes rangées d'étagères en bois sombre et non traité, et au bout, dans un coin, un petit espace confortable y avait été aménagé. A vue d'œil, les livres devaient se compter par plusieurs milliers, et la pièce, malgré l'âtre inanimé, était avisée par des lampes plafonnières suspendues dans la profondeur de la pièce.

Je nous conduisais en direction du fond de la pièce, là où était ordonnée la collection passionnée de livres qu'avait l'habitude de dévorer mon aïeul, lorsque j'étais enfant, tout du moins, c'est ce qu'il me semblait. Je n'avais jamais accordé plus d'importance que cela à cette partie de la bibliothèque, jusqu'à maintenant. Je pensais également que nous pourrions y étudier plus soigneusement les documents, et ainsi prendre les décisions adéquates.

J'entendais le claquement cristallin de glaçons dans un verre, et avec terreur, je vis la figure pâle et flasque de mon père, qui s'était avancée avec curiosité vers les inconnus qui avaient daigné témérairement pénétrer dans ce territoire. J'eus un mouvement de recul, et je me retournai, ayant surpris Satya qui avait eu la grotesque idée de se précipiter à cacher les textes sous un sofa. Bien sûr, tout le monde l'avait vu.

- Aah, Ivan, quand on parle du loup... Comment vas-tu ?

Je fus pris d'un vertige et d'une panique reptilienne lorsque je vis l'homme qui était assis à la table, de l'autre côté. C'était bien entendu le professeur Lund, avec qui j'étais sensé avoir rendez-vous le lendemain, afin de lui octroyer les archives acquises. C'était un proche de mon père, qui ne venait pas très souvent, mais avec qui j'ai eu l'occasion hasardeuse d'aborder quelques conversations étranges. J'ai également daigné accepter par une naïve folie de participer à cette découverte

archéologique qui était sensée nous conduire à des millions de livres, en allant spontanément mener une excursion dans ces souterrains, dont j'ignorais à la base l'existence et l'ampleur. Cet homme au charme professionnel, convivial et ardent quant à l'objet de ses désirs, m'avait proposé secrètement et impulsivement un pacte deux semaines plus tôt, et nous avions même signé ensemble un contrat qui reposait sur la confiance mutuelle. J'étais bien sûre conscient d'être un tantinet manipulé, et de demeurer le pion parfait pour cette affaire, mais au fond, je savais que je n'avais pas grand-chose à perdre, sinon à gagner. Je n'en avais jamais parlé à personne, et ne connaissais pas bien le bonhomme, tout du moins très peu personnellement. Mais avant tout, j'étais curieux de m'aventurer dans ces souterrains dont j'ignorais l'existence et de la nature de ces documents, qui gisaient depuis une décennie pour certains sous notre demeure. Par ailleurs, je ne savais pas si Marius était au courant. En revanche, Emil Lund s'y était déjà aventuré avec Geoffroy il y a plus d'une décennie, et connaissait déjà bien l'endroit. C'était un homme de bonne allure, noiraud, au regard vif et intelligent, dont la fine moustache et barbe à l'allure singulière et raffinée faisait ressortir la mobilité et la lueur espiègle de ses yeux d'homme sûr de lui. Je le saluais de la tête. Il se levait, l'air cynique.

- Je disais à Emil que tu te préparais à intégrer l'université de Nottingham, l'année prochaine. J'espère que tu as toujours d'aussi bons résultats en physique. Tu passes bientôt ton examen de fin d'année, n'est-ce pas ?
- Tout à fait, dans un mois et demi.
- Parfait, ensuite nous nous occuperons de te trouver un petit studio près de l'université, souriait-il.

Je me demandais ce qu'allait devenir Satya l'année prochaine. Je n'avais aucune connaissance de ses projets d'avenir, de ses envies d'études, peut-être n'en avait-il pas ou bien les tenaient-ils secrets. Quoiqu'il en soit, il faudra bien que mes parents le casent quelque part, sûrement dans la prestigieuse université de Duhram. Comment s'en sortait-il scolairement ? Je me rendais compte qu'il s'agissait d'une personne pleine de secrets, dont le monde intérieure se révélait extrêmement riche comme le démontrait si bien les écrits fantastiques dans lesquels je tenais une place héroïque.

- Eh bien, qu'avez-vous là ? Demandait Marius, tout en s'approchant.
- Des documents pour le lycée. Nous aurions souhaité travailler ici, mais je ne veux pas vous déranger...

Je commençais à rebrousser chemin, et entendais mon père m'appeler.

- Ivan, j'aimerais voir ces papiers.

Il semblait que mon père avait saisi le sujet de notre visite, non pas à cause de quelques feuilles, mais bien à cause de la présence inaccoutumée de Satya en ma compagnie.

- Ca n'est pas très intéressant.
- Tu peux me montrer non ?
- Pourquoi donc ? Non, cela me gêne un peu. Ce sont des choses que j'ai rédigé.
- Ivan... Tu as un curieux comportement aujourd'hui. Laisse-moi voir un peu cela.

Je le vis avec horreur se diriger vers le sofa où Satya eu l'ingénieuse idée d'enfouir les documents. Je voyais mon frère sujet à une vive inquiétude, presque tremblant, comme un jeune élève qui venait de se faire prendre en faute.

- Attends, papa, c'est pour une étude... Essayais-je.

La silhouette du professeur Lund s'avavançait avec calme et sûreté, la figure vive.

Le visage de mon père pâlit derrière ses lunettes à monture dorée, à la vue des documents qu'il tenait en main. Au contraire, celui de Lund, sur lesquelles les émotions étaient vivaces, semblait contenir une acerbe irritation qu'il devait taire. Le silence se fit quelques instants alors que mon père me considérait dans les yeux.

- Ivan, qu'est-ce que tu comptais faire avec ça ?
- Ce sont des documents familiaux, cela me regarde me regarde un peu aussi, non ?
- Ivan, je ne peux pas accepter ça, il y est écrit des choses dangereuses. Tu ne veux quand même pas terminer comme ton grand-père à fricoter avec la sorcellerie, dis-moi ? Déclamait-il en m'observant par-dessus ses lunettes. Son regard pâle et épuisé ne fut rarement aussi appuyé.

Je me sentais embarrassé, et suffocant intérieurement, devant l'autorité inaccoutumée de mon père, Satya qui tremblait, les

bras ballants, et Emil Lund qui me fixait d'une expression agacée et intransigeante, les bras croisés, grimaçant une sorte de sourire nerveux, se balançant d'avant en arrière sur ses pieds légèrement écartés.

- Terminer comme ton père ? Justement... J'aimerais aller plus loin que Geoffroy maintenant que je suis au courant de quelques petites choses. Et ne t'inquiètes pas, tu ne retrouveras jamais un corps décapité à ma place, ajoutais-je avec ironie.
- Ivan, donne-moi ces documents.

Il tendait la main.

Je faisais mine d'être en désaccord.

- Je te les donnerai lorsque j'en aurai fini avec, je te le promets. Je dois continuer ce que Geoffroy a commencé, pour notre bien.
- Ivan, je ne peux pas accepter ça. Je vais le dire à ta mère, tu sais ?

Emil Lund décroisait les bras, et retrouvait sa mouvance.

- Marius, je pense que je vais y aller, s'exclamait-il simplement.
- Oui Emil, je suis désolé de tout cela. A très bientôt.

Je perçus avec frisson le regard plein d'admonition du professeur Lund alors qu'il passait à côté de moi, et j'entendais ses pas calmes, sûrs et réguliers s'éloignant, et finalement le claquement de la porte. Je n'en étais pas moins soulagé. Soudain, Marius l'imita et traversa la bibliothèque la tête en avant, les documents de Satya en main.

- Je vais le dire à ta mère, menaçait-il.
- Attends ! Non ! D'accord, je te les donne, les voilà.

Je voyais à mes côtés Satya qui commençait à rentrer la tête dans les épaules, arrondissant le dos et baissant la tête, tremblant.

Marius revenait, tendant la main aux documents, que je lui remettais, sous menace de blâme, encore une fois à l'égard de mon frère.

- Merci bien, Ivan, ajoutait-il le visage souriant.
- S'il te plaît papa, n'en dis mot à maman... Priais-je doucement, l'expression qui se voulait suppliante et angoissée.
- D'accord, je ne lui dirai pas.

Je le remerciais et il s'en allait, les documents dans les bras.

Satya demeurait toujours dans la même attitude prostrée, coupable, et je sentais qu'il était énervé contre lui-même. Le regard posé au sol, il arborait une expression contorsionnée, blême. Je sentais bien entendu qu'il n'était pas nécessaire de le blâmer davantage qu'il ne le faisait lui-même. Face à cela, je me sentais le devoir d'exclamer quelque chose d'héroïque empli d'enthousiasme, comme :

- Ah, ne t'inquiètes pas, je vais les retrouver... Pas de soucis !

Ainsi je commençais à cogiter sur la problématique. Je me doutais que probablement, mon père avait déposé les documents sur la table de son bureau, et s'y était sans aucun doute enfermé également à traiter ses affaires personnelles, ou bien professionnelles. Ainsi, je ne pouvais certainement pas m'y aventurer tout de suite. En revanche, je considérais avec angoisse qu'il ne devait pas fermer son bureau à clé.

Une vague de fatigue m'empoignait, et je fis part à Satya de mon besoin d'aller dormir.

Je savais qu'il était sujet à des insomnies chroniques, et ne dormait généralement que deux ou trois heures par nuit. Je l'entendais bouger sans cesse dans son lit, et parfois, je l'entendais pleurer, même encore à son âge. Ainsi, je dormais parfois avec des boules de cire dans les oreilles pour ne pas être dérangé. Je ne ressentais aucune pitié à son égard, et n'y songeais d'ailleurs même pas.

Lorsque nous étions enfants, ma mère nous interdisait de jouer ensemble, et nous séparait de force lorsqu'elle me surprenait à lui faire partager mon petit train, et d'autres jeux. Alors Satya se mettait à pleurer, et je ne comprenais jamais ce qu'il avait fait de mal. On m'interdisait d'interagir avec lui, et dans l'esprit d'un enfant, les parents ont toujours de bonnes raisons, indiscutables tant elles sont évidentes, comme les jugements de Dieu. Alors tout naturellement, je m'étais, toutes ses années, rangé du côté de mes parents, car « Satya était mauvais. » Je prenais part à leur jeu, je le dénonçais pour me protéger d'une bêtise que j'avais faite, ou j'inventais même des histoires lors de mes instants les plus fantaisistes et euphoriques. Ca ne ratait jamais, et je sentais que ma mère prenait plaisir à maltraiter Satya. J'avais bien compris que je l'aidais, en quelque sorte, sous mes prétextes et mes histoires, à évacuer l'angoisse qu'elle

tenait envers mon frère. Depuis toutes ces années, je l'ai entendu pleurer, et c'était quelque chose de normal pour tout le monde. Satya pleurait, Satya se cachait. On m'avait interdit de lui parler, et je crois qu'il ne cherchait pas de contact avec moi. Etant enfant, je me souviens m'être senti mal à l'aise devant toutes ces scènes, mais mes parents, par leurs gâteries et leur protection, me faisaient oublier ma peine. Je tenais à l'amour inconditionnel de mes parents, et pour cela, je préférais me tenir à leurs recommandations. Ainsi pour parer à mes envies de dialogue avec mon frère, je l'observais en essayant d'y déceler des mauvaises choses et me posais moult questions à son propos. Un jour, avant de m'endormir, j'ai tenté de l'appeler, mais il ne m'a pas répondu, ou bien ne m'a-t-il pas entendu. Puis l'enfance passée, je commençais à le mépriser, et enfin, décidais de l'ignorer.

Je ne pense pas que Satya ait eu quelconque ami dans sa vie. C'était une âme qui se faisait également tourmentée dans le milieu scolaire, et cela se voyait fort. Nous avons toujours été inscrits dans des milieux scolaires différents, et ce, dès la maternelle. On m'inscrivait dans des établissements privés dès le collège, tandis qu'on inscrivait Satya dans des écoles publiques. Dès l'entrée en école primaire, mes parents laissaient Satya rentrer seul le soir. Parfois, il y en a eu des histoires ! Des retours de la directrice d'école qui appelait ma mère pour lui signaler que Satya errait dans la rue, ne souhaitait pas rentrer, ou que sais-je... Sa scolarité a posé de nombreux problèmes durant le primaire, et a failli, parfois, mettre ma mère dans de sérieux problèmes relevant des accusations de maltraitances, ce qui était malheureusement vrai.

Je dormais pratiquement toute la journée, et me levais aux alentours de dix-huit heures, pour le dîner. Je sentais que les choses changeaient au sein de la famille, et que le vent tournerait bientôt. Mon père était au courant de la relation que j'entretenais avec mon frère, et les sujets qui me tenaient à cœur et qu'il fallait que je traite.

Durant le souper, ma mère nous faisait part de son envie de virer la domestique. En effet, elle se plaignait de traces noires dans la cuisine, qui se rependaient, ainsi que dans les murs de la chambre, et le corridor. Il n'y avait pas la moindre trace

humidité en revanche, mais comptait bien appeler un expert.

Nous remarquions, en effet, que ces tâches se rependaient jour après jour et à présent, personne ne pouvaient les manquer. Ma mère regardait Satya d'un air sombre, et ce dernier rentrait la tête dans les épaules, comme à son habitude.

Il n'y avait, en revanche, rien à signaler dans notre chambre qui était, jusqu'à présent, restée égale à elle-même.

- Ivan... Comment allons-nous récupérer les documents ? Demandait Satya, une fois montés dans la chambre.
- Demain matin, répondais-je immédiatement avec assurance. Je me ferai passer pour malade, et je n'irai pas au lycée. Tu feras de même.

Mon frère contemplait son environnement avec indécision, fronçant les sourcils, je repris :

- Mon père travaille. Ainsi, nous aurons toute la journée pour nous pencher sur une solution afin de te soigner.

Il levait les yeux vers moi, et m'adressait un petit sourire.

Mon téléphone se mit à vibrer et à bouger sur mon bureau. Je ne répondais pas tout de suite, appréhendant un appel du professeur Lund, à qui j'avais transmis mon numéro de téléphone. Je le laissais donc sonner.

Satya alla s'allonger sur son lit, pensif, et je m'installais sur la chaise de mon bureau. Il était encore tôt pour s'endormir, et je me demandais comment est-ce que le lendemain allait se dérouler. Le téléphone vibrait à nouveau, et le contemplais avec appréhension. Je le prenais, cela ne ratait pas : C'était bien le professeur Lund. Ma main tenant le téléphone tremblait en contemplant ce nom. Je décidais de l'affronter, décrochais, et ne disais mot. Silence.

- Ivan ?
- Oui.
- Tu as toute la journée pour me rapporter les documents en main propre demain soir.
- Qu'est-ce que vous comptez-faire avec ces documents ?

Je tournais ma chaise de bureau vers Satya, qui me regardait avec incrédulité, le corps tourné vers le côté, le visage posé sur ses mains jointes.

- Je te le dirai demain soir, lorsque tu me les auras apportés.

Je ne savais que répondre, entre Satya qui écoutait la

conversation, et cet homme qui me créait des misères. L'idée de dénoncer cette affaire à mon père me traversait l'esprit, mais j'ignorais somme toute les activités nébuleuses de cet homme longiligne, nerveux, au regard jeune et malin. De plus, le dénoncer à mon père n'arrangerait en rien les choses, et pourrait-même, l'inclure pernicieusement, ce que j'aimerais éviter à tout prix.

- Et si je ne les apporte pas ? Risquais-je avec mutinerie.
- Eh bien, Ivan... J'ai plusieurs centaines d'hommes qui travaillent à mon compte... Ils sont grassement payés, et sont très doués dans ce qu'ils font. Un accident est si vite arrivé, ce serait dommage... Nous avons signé un contrat, non ? Tu avais l'air pourtant si enthousiaste lorsque je t'ai parlé de ces millions de livres.
- Je ne suis plus intéressé.

Emil Lund faisait claquer sa langue.

- Voyons, Ivan... Je ne saisis pas bien la raison de cette insurrection. Que se passe-t-il ? Ne me fais-tu plus confiance ? Pense à tout ce que tu pourrais faire avec ces millions, ta vie serait toute tracée, tu n'aurais jamais aucun soucis vis-à-vis de la vie, et de tes générations futures. Tout ce dont un être humain peut s'aviser à rêver sans vraiment l'escompter, n'est-ce pas ? Mais ce sont des histoires de famille qui te contrarient avec ces documents... Cependant, que dirai-tu si tu pouvais également modifier le passé à ta guise, et enfouir l'existence que ta famille vit actuellement dans de sombres abysses atemporelles, et en faire émerger une autre, celle dont tu as toujours rêvé ? Pas de Satya, des parents et un fils heureux... Comme tu l'as toujours envisagé durant tes minutes neurasthénie parfois. La source de tes problèmes viennent de là, de cette famille, et plus particulièrement de cet être tourmenté et maltraité qu'est Satya. N'imagines-tu pas une vie en tous points emplies d'harmonies ? Je sais que ce que je te dis sonne complètement invraisemblable à tes oreilles, et que tes sens rationnels ne peuvent croire à un tel conte de fée, mais de tels résultats sont envisageables. En plus de cela, je m'occuperai absolument de tout, tu n'auras rien à faire, même pas à lever le petit doigt. Tu as juste à m'apporter

ces documents, et me faire part de tes envies, en guise de gratitude, plus les quelques millions de livres que je partagerai avec toi. Ivan, la plus grande opportunité de ta vie s'offre à toi, et je te le répète.

- Et qu'est ce qui peut me faire croire à toutes ces promesses, une fois les documents transmis en vos mains ?

J'entendais la voix de Lund s'éloigner de l'appareil, émettant un petit rire défensif qui traduisait un embarras, suivit d'un silence que je rompis avec impatience après quelques temps.

- Je vous en prie, essayais-je de lui faire sortir les mots de la bouche.
- Je crois que tu n'as pas vraiment le choix, Ivan.

Je n'osais regarder mon frère, qui me fixait, assis. Je n'osais d'ailleurs ni bouger, mes jambes étaient collées au sol, et l'appareil, collé à l'oreille. Un long silence perdura.

- Ivan ? Appelait Emil.

Devais-je nécessairement me résigner à trahir mon frère, après tout cela, lui qui venait à peine de commencer à pouvoir compter sur moi ? Seul être que je connaisse et dont il a certainement besoin, à partir d'aujourd'hui. Cet homme, Emil Lund, se révélait beaucoup plus manipulateur que je ne l'aurai songé, malgré ses manières un peu resquilleuses, malignes, et véhémentes que j'avais pu entrevoir dans son caractère. Sa personnalité était en fait, l'opposé de celle de mon père, et peut-être se complétaient-ils ainsi, dans leur amitié. Mais était-ce réellement une amitié ? Ou bien, la perversité maligne de cet être dépassait ma morale et mon raisonnement ? Avait-il soutiré à mon père des informations concernant ces documents, et notamment l'avait-il fait sous-entendre l'emplacement où ils gisaient ? Donc mon père savait. Je comprenais à présent, ce caractère secret et flexueux qui le caractérisait, alors qu'il connaissait notre secret familial. Ma mère en avait sûrement pris connaissance également, et j'avais été le seul dans l'ignorance jusqu'à ce que cet homme, Emil Lund, me propose sa requête, que je ne pouvais refuser sous menace de mettre mes parents, et moi-même, en danger. Quel regret d'avoir signé ce contrat, et pourtant où en serait-on encore maintenant ? Dans l'obscur ignorance en ce qui concerne le passé et le présent de notre famille.

- D'accord, je vous les apporterai, exprimais-je d'une voix sourde.
- A demain, Ivan, conclut avec désinvolture le professeur Lund.

Il raccrochait. Je pensais à présent que les problèmes commençaient juste à envelopper mon existence, maintenue préalablement dans la simplicité de l'aveuglement. Ces problèmes qui étaient caractérisés par la venue de Satya au sein de la famille, avaient été enfouis, cachés, et opprimés. J'étais bien conscient, en partie, de la présence de ces problèmes que l'on étouffait depuis toujours, mais il faut dire que je me complaisais dans cette existence sans troubles. Des troubles, qui, tout du moins, ne m'atteignaient pas personnellement. J'eus par exemple, toujours plus ou moins connu ma mère dans cet état d'hystérie dépressive, mais il me semblait que cela faisait pleinement partie de sa personnalité.

- Qu'est-ce qu'il te veut ? Demanda légitiment Satya.

J'avais l'envie reptilienne de fuir cette pièce dans laquelle ma vie prenait un sens que je n'aurai jamais excepté la veille. Je me tenais au milieu de la pièce, et jetais à Satya un regard terrifié, contemplant l'atmosphère m'étouffant, les meubles placides qui me regardaient en disant « Débrouille-toi, avec tes problèmes », l'image de mon père dans son bureau me vint à l'esprit, puis mes pensées devinrent acrimonieuses. Je sortis de la pièce, ou plutôt, j'eus le sentiment que cette dernière me propulsait dehors, loin de de son impureté pestilentielle.

J'enfouis mon visage entre mes mains, et toutes sorties d'idées saugrenues défilèrent, comme un carnaval, à toute allure. Il me vint en tête toutes sortes de choses irraisonnées, comme le fait d'assassiner Satya, de dénoncer le professeur Lund à la police, d'entrer en trombe dans le bureau de mon père, me mettre à genoux et pleurer à chaudes larmes...

Ces idées n'étaient pas non plus dépourvues de sens, me confier à mon père du début à la fin comme un petit garçon, et dénoncer ensemble son prétendu ami au commissariat du quartier n'était peut-être pas la plus mauvaise idée en soit. La porte s'ouvrait inopinément derrière mon dos, je sursautais. Je considérais avec terreur mon frère, qui me regardait, de ses yeux clairs, humains. Il fermait la porte derrière lui, et se collait à elle. Pas le moindre mot ne semblait être assez sensé afin que je puisse lui faire part

de mes explications qui devraient alors s'emplir de pathétisme. Nous restions là un moment, sans oser vraiment se regarder, au milieu du corridor éclairé. Satya fut le premier à rompre le silence oppressant.

- Finalement, tu n'as pas fait cela pour m'aider...
- Si, en partie, ne trouvais-je rien de mieux à répondre.
- Alors tu vas m'aider, demain ?
- Je ne sais pas si je le pourrai, émis-je fatalement.
- Tu t'es servi de moi, afin d'arriver à tes propres fins avec cet homme.
- Non, je ne me suis pas servi de toi ! Mais je ne peux pas faire autrement ! M'emportais-je. Je suis désolé, ajoutais-je.

Je m'en allais, et souhaitais me retrouver seul dans le vaste espace de la bibliothèque, sans y croiser une âme. Je m'installais dans un confortable fauteuil en cuir, et contemplait le haut plafond. Ce lieu ne comportait rien de superflu, et aucune décoration n'y avait été installée, mis à part l'âtre, l'arbre généalogique, et la pendule à balancier qui se dressait menaçante dans un coin, contemplant la pièce d'un air patriarcal. Il était évident que le véritable trésor de cette pièce était l'admirable collection de livres que détenait la famille.

Je décidais d'aller jeter un œil sur les rangées de livres du fond, là où Geoffroy passait du temps. Les thèmes étaient orientés différemment, et on pouvait y trouver entre autres un recueil impressionnant d'ouvrages d'archéologie, et de nouvelle archéologie. Certains livres de géographie s'y mêlaient et à vue d'œil, certains ne devaient certainement plus être valables depuis un siècle peut-être. Il y avait plus loin, une collection encore plus impressionnante de livres de mysticisme et ésotérisme, de magie noire et études de runes, d'icônes, de langages inconnus, de schémas étranges, d'explications inhabituelles, qui révélaient une science à part entière. Il y avait encore des livres entiers de délires mystiques, aux incantations qui étaient tout sauf de ce monde, ou tout du moins, faisaient clairement appel à des existences d'ailleurs. Entre l'archéologie et l'ésotérisme se situaient les ouvrages et revues concernant l'ufologie. Il y en avait là aussi une anthologie impressionnante, et je notais que cette section se fondaient inexorablement avec celle de la néo-archéologie, peut-être ne faisaient-ils qu'une

coalition après tout.

J'ouvrai là des livres de géographie qui portaient sur les pays du monde entier, et je notais tout de même que beaucoup traitaient de l'Indochine, et plus particulièrement du Cambodge. Nous avions là un recueil impressionnant d'encyclopédies concernant non pas seulement la géographie, mais aussi la culture, les mœurs et les traditions cambodgiennes. Je savais que les textes que j'avais lu avaient effectivement une corrélation avec ce pays, pensais inexorablement que Satya eut y eu reçu sa malédiction, et peut-être même qu'il y était né. J'aurai pu rester ici pendant des heures, à éplucher les multiples recueils et à étudier en profondeur ce qui a poussé Geoffroy à se mêler de la malédiction de Satya, et à vivre reclus pendant peut-être des années, ou partiellement, dans l'abri antiaérien.

J'y avais pris là les documents que l'on m'avait adjuré, et y avait, lors de la première fois, enfermé Satya. J'avais suivi ici le même schéma que celui de ma mère, y avait eu les mêmes sentiments, la même violente et incontrôlable aversion, alors que j'étais venu dans cet endroit pour y satisfaire mon but, ou plutôt celui du professeur Lund.

Angkor Vat, symbole de la nation Khmer, lieu de pèlerinage bouddhique pour toute l'Asie dès le XIIe siècle, dont le nombre et la variété de bas-reliefs représentent des milliers d'Apsaras.

Angkor Thom, la grande cité capitale de Jayavarman, qui comprend un ensemble de monuments, les Tours Suor Prasat, Preah, Pithu, le Palais Royal, le Temple Baphuon, et le magnifique Temple Bayon.

Ils représentent les vestiges d'une civilisation Khmer puissante, rayonnant sur l'ensemble de l'Indochine. Centre des cultes hindous, puis bouddhistes, Angkor, est encore aujourd'hui la fierté de la population Khmer. Elle fut parmi les premières à s'être installés dans la péninsule Indochinoise, et au premier siècle de notre ère, la civilisation se développa sous l'influence d'un processus d'indianisation très avancée.

Les ruines d'Angkor sont un site archéologique monumental, ancienne capitale des rois Khmers du IXe au XVe siècle. Situé près de Siem Reap, dans le nord-ouest du Cambodge, Angkor fut fondé au début du IXe siècle sous le nom de Yasodharapura par le roi Yasovarman Ier. La cité primitive fut construite autour de Phom Bakheng, un temple bâti sur une colline.

Le Cambodge est situé en Asie du Sud-Est, entouré de la Thaïlande, du Laos, du Vietnam, et des eaux du golfe du Siam. J'arrêtai la lecture, percevant un son sourd provenant du hall, comme si quelqu'un avait descendu rapidement une marche d'escalier et s'était immobilisé. Rien d'audible ne s'ensuivit, et je repris la lecture.

Le Mékong est le fleuve mythique de l'Asie du Sud-Est, puisant sa source du Tibet, traversant le Cambodge en passant par le Laos du Nord, le Phnom Penh, et se dirige enfin vers le Vietnam, par lequel il atteindra la Mer de Chine méridionale. L'une des particularités hydrologiques du Cambodge se caractérise par l'immense lac Tonlé Sap, plus grand lac d'eau douce d'Asie du Sud-Est. Il est sujet à des inondations saisonnières faisant varier sa superficie de deux milles kilomètres carrés durant la saison sèche, à douze milles kilomètres carrés lors de la saison humide. Ce lac est riche en poissons, et subvient alors aux besoins d'une importante partie de la population, dépendant de la pêche.

Je fus instantanément assailli d'appréhension lorsque je discernais le même retentissement tamisé provenant du hall, et ne pouvais m'imaginer avec raison ce qui pouvait s'y dérouler. Je refermais d'un coup le livre, l'oreille tendue vers le hall, et m'avisais à l'intercaler délicatement parmi les autres ouvrages, à sa place.

Je restai ici un moment, auditionnant le tic-tac de la haute et sombre horloge à balancier, qui se dressait, menaçante et impartiale, dans le coin de la pièce.

Lorsque le même son me parvenait à nouveau, je me décidais à traverser la bibliothèque, et ouvrait d'un seul coup la porte.

Je fus pris d'un malaise, et mon corps défaillit, le cadre de la porte, le haut et confus plafond du hall tournait, en un tourbillon de lumière. Ce que je venais de voir n'était pas exprimable à quiconque détendait encore un peu de bon sens et de raisons, à moins d'être pris pour un fou. La seule chose qui me restait gravé à l'esprit était le regard de cette chose.

Une créature rampante descendait les dernières marches d'escaliers, les yeux inexorablement rivés sur moi, même avant qu'elle ne me voit, avec le même regard que celui de mon frère. La chose avait déjà le buste tourné vers moi, et ses grands yeux jaunes étaient comme déterminés dans leur immobilité vitreuse,

bien que je reconnaisse le regard. C'était une créature sombre, noirâtre peut-être, avec des ligaments rouges sombres, humanoïde, avec une large tête, un grand corps, et deux grands yeux jaunes. Je ne voyais pas le reste du corps qui était encore caché par les rambardes d'escaliers, mais les pattes de devant étaient déjà posés sur le sol. La créature en général était une demi fois plus grande qu'un être humain normal, et cet aspect obscur et quasi rampant

